NUMERO 48 10 DÉCEMBRE 1949

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Illinois U Library

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec « FRANCE-ILLUSTRATION ».

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Mme Darlemont. Rose.

Chantal. Mme Darlemont. Solange. Roger.

Roger. Mme Darlemont.

1 Mme DARLEMONT. — *Quatre cents francs de blanchissage cette semaine ? Rose, ce n'est pas possible !* (ACTE PREMIER.)

2 Mme DARLEMONT. — *Vous pouvez dire et faire tout ce que vous voudrez, je ne veux pas de Philippe...* (ACTE PREMIER.)

3 Mme DARLEMONT. — *Non. Non. Va-t'en et tais-toi...* (ACTE PREMIER.)

4 PATRICE, à l'Employé de la préfecture. — *Vous voyez, monsieur, Mme Darlemont est souffrante...* (ACTE PREMIER.)

5 CHANTAL. — *Depuis quand les électriciens, même spécialisés en T. S. F., posent-ils des questions aussi indiscrètes ?* (ACTE II.)

Mme Darlemont.
L'Employé de la Préfecture. Patrice.

Patrice. Chantal.

LE CHIEN DE PIQUE

Comédie en trois actes et cinq tableaux par CONSTANCE COLINE

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris, le 7 octobre 1949, au Théâtre Gramont dans un décor de MICHÈLE VERLY et une mise en scène de RENÉ ROCHER.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision les droits mécaniques et graphiques ainsi que tous droits futurs.
Copyright 1949 by Constance COLINE.

PERSONNAGES :

(par ordre d'entrée en scène)

Mme Darlemont.	*SYLVIE*
Rose.	*Germaine REUVER*
Me Roger Darlemont.	*RAYMOND-GIRARD*
Solange Darlemont.	*Suzanne ROUET*
Chantal Darlemont	*Claire DUHAMEL*
Jean-Paul Lanuzel.	*Georges AUBERT*
Patrice Ploërmel.	*Jacques-Henri DUVAL*
Un employé de la préfecture . . .	*Louis LE COZ*

La scène se passe à Paris, chez Mme Darlemont.

ACTE PREMIER

Le décor représente le bureau-bibliothèque de Mme Darlemont. Dans le fond, manière de bow-window donnant sur un balcon. A droite et au fond, mur de biais donnant sur le grand salon, mur coupé de deux grandes portes séparées par la cheminée. Celle-ci est surmontée d'une glace sans tain qui laisse voir, côté salon, un lustre enrobé de tarlatane. A gauche, porte donnant sur le boudoir de Mme Darlemont et porte basse donnant sur un placard-cabinet de toilette. Divan, table à écrire, fauteuils anciens recouverts de housses. Les rideaux de la fenêtre sont eux-mêmes enrobés de housses. Devant la cheminée, poêle à bois avec tuyau très apparent. Petit bonheur-du-jour et coiffeuse de dame allant aussi mal que possible avec le reste de l'ameublement, plantés à la diable, à côté du poêle et devant la fenêtre. Lampes, abat-jour, recouverts de journaux. Téléphone au bout d'un long fil venant du boudoir. La pièce est inhospitalière et peu agréable, toute en portes et en fenêtres. Sous les housses on devine cependant d'assez belles choses. Au lever du rideau le jour tombe : bientôt on allumera les lampes.

PREMIER TABLEAU

Mme Darlemont est assise devant le bonheur-du-jour. Rose, accroupie, remet du bois dans le poêle.

ROSE. — Ce poêle marche beaucoup moins bien que celui du boudoir et il consomme deux fois plus.

Mme DARLEMONT. — La pièce est plus grande et le tirage de cette cheminée, moins bon.

ROSE. — Ah ! quand aura-t-on de nouveau le chauffage central ?

Mme DARLEMONT. — Quand l'anthracite sera abordable...

ROSE. — Je croyais que les travaux devaient être faits pour la rentrée. Voici la Toussaint passée et c'est pas encore fini.

Mme DARLEMONT. — J'ai téléphoné à l'architecte hier. Il m'a juré que d'ici deux semaines je pourrai réintégrer mon boudoir.

ROSE. — Eh bien, ce ne sera pas trop tôt... Vivement être débarrassé de ces ouvriers avec toutes ces saletés qu'ils me font...

Pendant cette dernière tirade Mme Darlemont est absorbée dans ses comptes.

Mme DARLEMONT. — 400 francs de blanchissage cette semaine ? Rose, ce n'est pas possible ?

ROSE. — Mais si. Il y a eu les draps et la nappe que Philippe a tachée de vin rouge le jour qu'il est venu déjeuner.

Mme DARLEMONT. — C'est vrai, ce monstre ! Il ne s'est même pas excusé. Mes petits enfants sont bien mal élevés. Cette génération...

ROSE. — Ceux de M. Roger sont mal élevés, parce que leur mère a des idées à elle, mais les autres sont gentils.

Mme DARLEMONT. — Parce qu'ils n'habitent pas Paris et que je ne les vois jamais.

ROSE. — N'empêche que si Chantal n'avait pas eu Mme Solange comme mère elle serait adorable...

Mme DARLEMONT. — Vous avez toujours eu un faible pour Chantal.

ROSE. — Elle n'est pas fière ; gracieuse et jolie.

Mme DARLEMONT. — Moi, je la trouve dissimulée et prétentieuse.

ROSE. — C'est parce qu'elle a ces idées de théâtre derrière la tête et qu'elle ne veut pas en parler.

Mme DARLEMONT. — Du théâtre, je vous demande un peu ! comme si c'était avouable : « Que devient votre petite-fille, chère madame ? — Elle fait du théâtre... » Solange est folle...

ROSE. — Elle n'est pas tellement d'accord ! Il paraît qu'il y a des scènes depuis que Chantal s'est mis cette marotte en tête. Eugénie m'a raconté que l'autre soir ç'avait été terrible... Mais ici Mme Solange ne veut pas avoir l'air... elle fait celle qui trouve ça bien et qui ne veut pas contrecarrer la vocation de sa fille.

Mme DARLEMONT. — Une vocation ! La petite a simplement envie de sortir et de traîner dans les boîtes de nuit avec des garçons... Si mon fils n'était pas un imbécile il mettrait bon ordre à tout ça, mais dès que sa femme semble encourager ou seulement tolérer quelque chose il surenchérit. De sa vie il n'a osé, même en pensée, n'être pas d'accord avec Solange.

ROSE. — Pourtant avec Madame il ne se gêne guère.

Mme DARLEMONT. — Moi, je ne suis que sa mère... tandis que Solange... c'est sa femme, née Chastenne-Rivault, ça compte quand on est snob. Il paraît qu'à Cannes, cet été, elle se faisait appeler baronne Darlemont. Je suppose qu'elle l'orthographiait d'A. Et l'étude Chastenne-Rivault, vous ne le savez peut-être pas, Rose, c'est l'étude la plus importante et la plus huppée de France... Quand on a eu la chance d'épouser l'étude d'avoué la plus huppée de France on accepte tout, même de voir sa fille monter sur les planches, même d'être cocu.

ROSE. — Oh ! madame.

Mme DARLEMONT. — Comme si vous n'étiez pas convaincue comme moi que ce général F. F. I., soi-disant dans la Résistance, était son amant... La Résistance, elle avait bon dos. Que n'a-t-on fait en son nom ?... Coucher avec un résistant, c'est déjà faire une œuvre patriotique... Quelle époque ! *(On sonne.)* Qui peut sonner à cette heure ? Les ouvriers sont partis et je n'attends personne.

ROSE. — Faut-il ouvrir ?

Mme DARLEMONT. — Mettez la chaîne et informez-vous avant d'ouvrir. *(On sonne à nouveau.)* Surtout, mettez bien la chaîne.

Rose sort. Mme Darlemont écoute.

VOIX DE ROGER, *à la cantonade.* — Mais non, Rose, ce n'est que moi.

Mme Darlemont pousse un soupir de soulagement et ferme son livre de comptes. Entre Roger Darlemont.

ROGER. — Bonjour, maman.

Mme DARLEMONT. — Ah ! c'est toi, mon enfant, je ne t'attendais pas.

ROGER. — J'ai essayé de te prévenir de ma venue, mais ton téléphone est détraqué. Je l'ai d'ailleurs signalé aux réclamations. J'ai à te parler *(coup d'œil vers Rose)* dans le privé.

Mme DARLEMONT. — Rose, laissez-nous.

Rose sort à regret par la porte de droite.

ROGER. — Tu as lu les journaux ?

Mme DARLEMONT. — *Le Figaro,* comme tous les matins... Les articles de Mauriac...

ROGER. — Il ne s'agit pas de Mauriac, mais des dispositions concernant les appartements.

Mme DARLEMONT. — Je ne les ai pas lues.

ROGER. — Pour pallier la crise du logement, on n'aura plus droit qu'à un nombre de pièces limité.

Mme DARLEMONT. — Et que fera-t-on des autres?

ROGER. — On les réquisitionnera.

Mme DARLEMONT. — Oh ! mon Dieu ! Mais c'est pire qu'en Russie !

ROGER. — Ça s'en approche à grands pas.

Mme DARLEMONT. — La vie devient impossible, il vaudrait mieux être mort. Qu'est-ce que je vais faire ?

ROGER. — Pourquoi ne te déciderais-tu pas enfin à vendre ? En ce moment, les appartements se vendent des fortunes...

Mme DARLEMONT. — Ah ! Nous y voilà. Mon enfant, n'y compte pas. Il y a trente ans que j'habite cet appartement, vingt ans que j'en suis propriétaire, ton pauvre père y est mort, j'ai eu la chance de le préserver de l'occupation pendant toute cette affreuse période. Réquisition ou pas, je veux y finir mes jours. Après ma mort, tu l'habiteras, tu le vendras, tu le loueras, ça ne me regarde plus. De mon vivant, jamais.

ROGER. — Maman, tu n'es pas raisonnable. Quoique inconfortable et pas moderne, vu ses dimensions et sa situation, tu le vendrais au moins 9 ou 10 millions.

Mme DARLEMONT. — Et où irai-je ? Tu sais bien qu'on ne trouve rien.

ROGER. — Pour 3 ou 4 millions, tu pourrais trouver quelque chose de moins grand et de plus agréable.

Mme DARLEMONT. — Moi, celui-ci me plaît. Avec ses onze pièces et ce que tu appelles son inconfort, j'y suis habituée. Et déménager à mon âge ? Tu n'y penses pas. Où mettrais-je mes affaires ? Tout est comble. Les quatre chambres de bonnes sont pleines.

ROGER. — Pleines d'un fatras qui gagnerait à être liquidé.

Mme DARLEMONT. — Liquider, tu en parles à ton aise, ce n'est pas à mon âge qu'on liquide. Toi et tes sœurs, vous liquiderez après ma mort. Je suis bien trop fatiguée pour liquider. De plus, je ne saurais pas.

ROGER. — Mes sœurs pourraient venir t'aider.

Mme DARLEMONT. — Bien sûr ! Simone abandonnerait ses cinq enfants et Colette traverserait l'océan pour le plaisir de faire des triages ! Tu déraisonnes, mon enfant.

ROGER. — Il y a une autre solution.

Mme DARLEMONT. — Laquelle ?

ROGER. — Prendre Philippe chez toi. Philippe ici, cela libérerait enfin une pièce à la maison, sans compter qu'il serait bien plus près de son lycée.

Mme DARLEMONT. — Va, va, je te laisse parler. Sérieusement, me vois-tu en tête à tête avec ce démon ?

ROGER. — Voyons, maman...

Mme DARLEMONT. — Je dis bien démon. Sais-tu que la semaine dernière, lorsqu'il est venu déjeuner, il a renversé un grand verre de vin rouge sur la nappe propre et ne s'en est même pas excusé ?

ROGER. — C'est un peu cavalier...

Mme DARLEMONT. — Chaque fois qu'il vient ici il renverse ou casse quelque chose. Et il fait un bruit, et il est d'une agitation ! Avec ça, impertinent, sans manières, désobéissant... Je ne le supporterais pas quarante-huit heures... Je suis déjà assez fatiguée...

ROGER. — De quoi es-tu fatiguée ?

Mme DARLEMONT. — Mais, mon enfant, de tout. La vie est très fatigante.

ROGER. — Enfin, maman, tu te lèves à 11 heures. Tu parviens à grand peine à être prête vers 3 heures de l'après-midi, tu vas à ton bridge, tu ne fais jamais une course et tu rentres dîner et te coucher. Ce n'est pas là une vie fatigante.

Mme DARLEMONT. — Mets que je sois vieille et usée...

ROGER. — Tu as à peine soixante-cinq ans...

Mme DARLEMONT. — Quoi qu'il en soit, je ne veux pas de Philippe.

Entre Rose.

ROSE. — Mme Solange est là avec Mlle Chantal.

Mme DARLEMONT. — Qu'elles entrent.

Entrent Solange et Chantal.

SOLANGE. — Bonjour, ma mère.

CHANTAL. — Bonjour, grand-mère.

Mme DARLEMONT. — Bonjour. Si vous êtes venue prêter main-forte à Roger, c'est peine perdue.

SOLANGE, *interloquée.* — Je ne vois pas à quoi vous faites allusion.

Mme DARLEMONT. — Taratata ! je ne suis pas née d'hier ! Je suis bien sûre que cette idée de me colloquer Philippe n'a pas germé toute seule dans la cervelle de Roger.

SOLANGE, *très désinvolte.* — En effet, c'est moi qui l'y ai fait germer. Je ne vois pas ce qu'il y aurait d'extraordinaire à ce qu'une grand-mère fortunée, vivant seule dans un appartement de onze pièces, prît avec elle un de ses petits-enfants, sans compter que cette mesure, on ne peut plus normale, aurait l'immense avantage de préserver ladite grand-mère de la réquisition des pièces qu'elle n'occupe pas. Je mets en fait que n'importe qui trouverait mon idée parfaitement naturelle.

Mme DARLEMONT. — Vous pouvez dire et faire ce que vous voudrez, cela ne changera rien. Je suis majeure et je ne veux pas de Philippe. A la rigueur, je pourrais m'accommoder de Chantal...

CHANTAL. — Grand-mère, excuse-moi, je préfère ne pas changer mes petites habitudes, j'adore ma chambre de l'avenue de Madrid et j'ai horreur de la plaine Monceau...

Mme DARLEMONT. — Tant mieux, mon enfant, tant mieux ! Moi aussi je suis très contente comme ça.

ROGER. — Il faut tout de même envisager une solution. Tu te trouves visée par les ordonnances, cela peut devenir extrêmement ennuyeux.

SOLANGE. — Si nous examinions de près la disposition des pièces, nous aurions peut-être une idée.

Mme DARLEMONT. — Examinez, mes enfants, examinez, je vais même vous accompagner dans cette visite domiciliaire. Rose, mon châle. *(Rose lui passe un châle plié sur un fauteuil.)* Passons par ici.

Elle se dirige vers l'antichambre. Rose ferme les volets et allume les lampes.

CHANTAL. — Bonjour, ma Rose, tu ne m'as même pas embrassée.

ROSE. — Devant ta mère ? Qu'aurait-elle pensé ?

CHANTAL. — Que tu m'aimais bien. Comment vas-tu ?

ROSE. — J'ai des douleurs. Je me fais vieille.

CHANTAL. — Penses-tu, tu es solide comme un chêne. Qu'est-ce que tu dis de ces histoires d'appartement ?

ROSE. — Encore des chicanes en perspective ! Est-ce qu'ils ont besoin d'embêter les gens comme ça ? Comme si les impôts et la cherté de la vie ne suffisaient pas... Sais-tu que ce matin, au marché de la rue Lévis, le chou-fleur valait 80 francs ?

CHANTAL. — Moi, j'ai peur que grand-mère ne puisse garder toutes ces pièces vides.

ROSE. — J'en ai peur aussi. Voilà des semaines que je lui conseille de louer une chambre à Mme Leroy.

CHANTAL. — La fille de la marraine de ta fille ?

ROSE. — Oui. Elle ne veut rien entendre. Pourtant cette Mme Leroy payerait un bon prix ; elle est bien élevée, très convenable et pas encombrante.

CHANTAL. — Ce serait tout de même plus commode d'être débarrassée de Philippe.

ROSE. — Si Madame prend Philippe, je rends mon tablier. Il est pire que le diable, cet enfant.

CHANTAL. — Naturellement, maman lui passe toutes ses fantaisies.

ROSE. — Serais-tu jalouse ?

CHANTAL. — Non, agacée de voir un morveux de douze ans faire la loi. Moi qui suis bientôt majeure, je suis obligée de demander des permissions.

ROSE. — Dis donc, tu t'en passes des permissions quand on te les refuse ! Je me suis laissé dire que tu allais au cours de déclamation malgré l'interdiction de Madame ta mère.

CHANTAL. — Qui t'a raconté ça ?

ROSE. — J'ai mes renseignements.

CHANTAL. — N'en parle pas à grand-mère, elle le raconterait à papa qui le répéterait à maman.

ROSE. — Ta grand-mère n'est pas une moucharde.

CHANTAL. — Non, mais pour vexer maman elle serait capable de dénoncer n'importe qui.

On sonne au téléphone.

ROSE *répond au téléphone.* — « Allô, oui. » *(A Chantal :)* C'est pour dire que la ligne est réparée, c'est pas trop tôt. Et ton amoureux du mois dernier, s'est-il déclaré ?

CHANTAL. — Oui. Il m'a demandée en mariage.

ROSE. — Et alors ?

CHANTAL. — Je l'ai envoyé au bain.

ROSE. — Pourquoi ? Il n'était pas bien ?

CHANTAL. — Oh ! si, mais il ne me plaisait pas. Tu as entendu parler de l'amour ?

ROSE. — Oui, autrefois, mais c'est bon pour les romans, pas pour la vie.

CHANTAL. — Eh bien, moi, je souhaite faire coïncider le roman et la vie.

ROSE. — Toutes les jeunes filles en sont là. En attendant...

CHANTAL. — Chut ! les voilà.

Entrent Mme Darlemont, Roger et Solange.

SOLANGE. — Si vous m'en croyez, ma mère, vous couperez votre appartement en deux. Le grand salon, la salle à manger, et les trois chambres qui donnent sur le square composeraient un charmant petit cinq pièces que vous loueriez ce que vous voudrez.

ROGER. — J'ai un client dont ça ferait le bonheur.

SOLANGE. — Vous installeriez une salle de bains moderne dans la lingerie, une cuisine dans la chambre du fond ; on pourrait même rattraper l'escalier de service par une passerelle sur la courette.

Mme DARLEMONT. — Pourquoi pas un toboggan le long de la façade qui donne sur le square ? Cela amuserait les enfants...

SOLANGE. — Vous ne vous rendez certainement pas compte des dangers que vous courez.

Mme DARLEMONT. — En vous écoutant, je commence au contraire à m'en rendre pleinement compte.

SOLANGE. — Préférez-vous faire quelques transformations insignifiantes ou vous laisser envahir par une tourbe d'inconnus ?

Mme DARLEMONT. — Toute réflexion faite, je préfère courir les risques des inconnus.

ROGER. — Maman, tu es incorrigible, ton entêtement te mènera à des catastrophes.

CHANTAL. — Grand-mère a peut-être le désir de nouer de nouvelles relations.

SOLANGE. — Enfin, nous aurons tout dit et tout fait pour vous éviter des ennuis.

Mme DARLEMONT. — Ça, oui, tout.

SOLANGE. — J'avais prévu cette réaction ; je l'avais même annoncée à Roger. Il suffit que je vous donne un conseil...

Mme DARLEMONT. — Mais je ne vous ai pas demandé conseil. Vous avez fait une irruption massive chez moi pour m'intimer successivement l'ordre de vendre mon appartement, celui de me charger de Philippe, puis celui de faire des travaux ruineux. Aucune de ces solutions ne me convenant, je ne vois pas pourquoi j'adopterais l'une ou l'autre pour vous faire plaisir.

SOLANGE. — Il faut vous rendre cette justice que depuis que je suis entrée dans la famille vous n'avez jamais cherché à me faire plaisir...

ROGER. — Voyons, Solange...

SOLANGE, *déchaînée.*— Quoi « voyons, Solange » ? J'ai le droit de parler, je suppose. Sans moi, que serais-tu ?

Mme DARLEMONT. — Je crois même que, sans vous, Roger aurait eu le moyen de se payer une étude.

ROGER. — Vous n'allez pas entamer une discussion de famille à propos de cette histoire d'appartement ?

Mme DARLEMONT. — Tous les prétextes sont bons, pourquoi pas celui-ci aussi bien qu'un autre ?

CHANTAL. — Si on allait dîner ?

SOLANGE. — Toi, tais-toi.

ROGER. — Enfin, maman, lorsque tu seras menacée de réquisition, ne compte pas sur moi pour faire la moindre démarche. Je n'userai pas mon crédit à sauver malgré elle une personne aussi absurdement envoûtée, fût-elle ma mère.

Mme DARLEMONT. — Bien, mon enfant, c'est enregistré, je ne te demanderai rien.

SOLANGE. — Tout ayant été dit, en pure perte comme toujours, allons-nous-en. Au revoir, ma mère. Je souhaite que vous n'ayez pas à vous repentir de m'avoir mal reçue.

Mme DARLEMONT. — Au revoir, la plus aimable des brus.

CHANTAL. — Au revoir, grand-mère.

Mme DARLEMONT. — Au revoir, ma chérie.

ROGER. — Au revoir, maman.

Mme DARLEMONT. — Au revoir, pauvre cher maître. *(Ils sortent. Mme Darlemont se dirige vers la cheminée, où pend un tube acoustique comme il y en avait jadis dans les immeubles de luxe. Elle débouche le tuyau et souffle dedans.)* « Dites-moi, Léonard ? Cherchez-moi un journal du soir... Non, *le Monde.* » *(Elle raccroche et se dirige vers le vrai téléphone et fait un numéro.)* « C'est vous, Berthe ? C'est Laure Darlemont. Comment allez-vous ?... Les travaux avancent, mais c'est bien long. Et chez vous ?... Dites-moi, Berthe, que pensez-vous de ces histoires de réquisition ?... Évidemment, avec vos deux pensionnaires, vous êtes parée... Je ne savais pas que votre fille devait rentrer de Madagascar... Il voudrait que je prenne Philippe, mais ça, je ne m'y résoudrai pour rien au monde... Gentil ? C'est un monstre... Il y a bien cette Mme Leroy dont Rose me rebat les oreilles, mais je présume que c'est une veuve triste et gémissante et j'ai horreur de ça... Peut-être, c'est une idée... Il ne vous a donné aucun souci ?... Et combien paye-t-il ?... Oh ! mais c'est intéressant ; et il n'exige pas de bain ?... un par semaine, ça peut aller... Tout de suite ? Mais je vais dîner... Eh bien, soit, qu'il monte tout de suite ! Je vous dirai ce que j'en pense. Je vous embrasse. »

Elle raccroche, se dirige vers une glace pendue au mur, s'arrange les cheveux. Rose entre.

ROSE. — Est-ce que Madame est prête pour dîner ?

Mme DARLEMONT. — Non, une minute, Rose, j'attends quelqu'un.

ROSE. — Quelqu'un ? Qui ça ?

Mme DARLEMONT. — Un des locataires de Mme Durand-Chapuis. *(On sonne.)* Ça doit être lui. Faites entrer !

ROSE. — Mais il est l'heure de dîner.

Mme DARLEMONT. — Le dîner attendra. Faites entrer !

Jean-Paul est un jeune homme timide de vingt-deux ans qui porte des lunettes. Habillé sans chic et cependant assez distingué.

JEAN-PAUL, *s'inclinant très respectueusement.* — Mes hommages, madame. Je suis confus de vous déranger à cette heure, mais Mme Durand-Chapuis...

Mme DARLEMONT. — Oui, oui, c'est très bien. Asseyez-vous. *(Il s'assied sur le bord d'une chaise.)* Alors, vous êtes à la rue ?

JEAN-PAUL. — Comme vous le savez, Mme Durand-Chapuis va héberger sa fille qui rentre.

Mme DARLEMONT. — Dites-moi, monsieur, je vais être franche. Je n'avais aucune idée de louer une chambre, car je suis une femme d'habitudes et je répugne à en changer. Cependant, les nouvelles ordonnances concernant les appartements en partie inoccupés, jointes à tout le bien que ma vieille amie Berthe m'a dit de vous, m'ont fait reconsidérer la question.

JEAN-PAUL. — Mme Durand-Chapuis a pu vous dire, madame, que depuis un an que j'habite chez elle je me suis efforcé d'être discret.

Mme DARLEMONT. — Oui, c'est ce qu'elle m'a dit. Mais, si nous tombons d'accord, il faudra vous contenter ici d'une installation beaucoup plus sommaire qu'en bas.

JEAN-PAUL. — Oh ! madame, pourvu que j'aie un lit, une table et un lavabo, je serai satisfait.

Mme DARLEMONT. — La chambre dans laquelle je pourrais vous installer n'a pas été habitée depuis la guerre.

JEAN-PAUL. — Je suis sûr qu'elle est parfaite.

Mme DARLEMONT. — Voulez-vous la voir ?

JEAN-PAUL. — Inutile. Je vous le répète : un lit, une table, un lavabo...

Mme DARLEMONT. — Elle a un petit cabinet de toilette, sans eau chaude bien entendu.

JEAN-PAUL. — Qu'importe, madame. Tout cela est secondaire. Si vous saviez comme il est difficile de trouver la moindre soupente, vous ne vous feriez pas un tel souci pour moi.

Mme DARLEMONT. — Et le petit déjeuner ?

JEAN-PAUL. — J'ai une bouilloire électrique et, si vous le permettez, je ferai mon thé moi-même.

Mme DARLEMONT. — Et le chauffage ?

JEAN-PAUL. — S'il y a une cheminée, je ferai envoyer du bois de chez moi. Je pourrais en demander un camion et vous en faire profiter.

Mme DARLEMONT. — Ah ! excellente idée !

JEAN-PAUL. — C'est comme pour le ravitaillement, je reçois des colis de ma famille. Si cela vous convient, je vous en céderai une partie.

Mme DARLEMONT. — Vous n'avez pas l'intention, j'espère, de faire votre popote dans votre chambre ? Et dans ma cuisine, il n'y faut pas songer, Rose ne le tolérerait pas.

JEAN-PAUL. — Rassurez-vous, madame, je prends mes repas chez des amis.

Mme DARLEMONT. — Je vois que tout est prévu. Dites-moi, rentrez-vous tard, le soir, de chez vos amis ?

JEAN-PAUL. — Vers 10 heures et demie, 11 heures. Mme Durand-Chapuis m'avait confié sa clé et je crois ne l'avoir jamais dérangée ou réveillée.

Mme DARLEMONT. — Et les visites ? Recevez-vous beaucoup de visites ?

JEAN-PAUL. — Oh ! non, madame, qui recevrais-je ? Ma famille est à Rennes. Quant à mes camarades d'Université, ils habitent presque tous le quartier latin. Non, vraiment, je ne vois pas qui pourrait venir me rendre visite...

Mme DARLEMONT. — Une petite amie, peut-être ?

JEAN-PAUL. — Oh ! madame, j'ai trop le sentiment des convenances et du respect que je vous

dois. D'ailleurs les étudiants qui ont le souci de réussir leurs études ne peuvent se permettre de perdre leur temps à ces bagatelles.

Mme DARLEMONT. — Bien, bien, je commence à penser que Mme Durand-Chapuis a raison, et que vous êtes le locataire idéal.

JEAN-PAUL. — Vous êtes trop bonne. Dites-moi, madame, pour les conditions ?

Mme DARLEMONT. — Eh bien, mettons 1.000 francs de moins que ce que vous donnez à Mme Durand-Chapuis.

JEAN-PAUL. — Mais, madame, il n'y a pas de raison. Si vous le voulez bien, je donnerai ces 1.000 francs à votre domestique pour compenser le travail supplémentaire occasionné par ma présence.

Mme DARLEMONT. — Très bonne initiative. Néanmoins, je tiens à vous prévenir que Rose est une excellente personne, mais qu'elle a son caractère. Je doute qu'elle apprécie votre installation ici. Peut-être aurez-vous du mal à la désarmer. Il faudra user de diplomatie avec elle.

JEAN-PAUL. — Je peux très bien faire ma chambre moi-même.

Mme DARLEMONT. — Non, non, cela ne va pas jusque-là. Mais ne comptez pas sur elle pour repasser vos pantalons.

JEAN-PAUL. — Oh ! madame, je n'aurais jamais songé à le lui demander.

Mme DARLEMONT. — Quand voulez-vous vous installer ?

JEAN-PAUL. — Nous sommes aujourd'hui le 9 novembre, que penseriez-vous du 15 ?

Mme DARLEMONT. — Déjà ?

JEAN-PAUL. — Mme Durand-Chapuis voudrait faire repeindre la chambre que j'occupe avant l'arrivée de sa fille.

Mme DARLEMONT. — Ah ! bien. *(Un temps.)* Va pour le 15, et vogue la galère !

JEAN-PAUL, *se levant.* — Bonsoir, madame, et merci. Ne vous dérangez pas. Mes respects.

Il sort. Entre Rose qui, visiblement, a écouté à la porte.

ROSE. — Est-ce que je peux enfin servir ? Il est 8 h. 35.

Mme DARLEMONT, *après une hésitation.* — Rose, ce jeune homme va venir habiter ici à partir du 15, comme locataire.

ROSE. — C'est bien ce que j'avais deviné. Et pourquoi lui et pas Mme Leroy ?

Mme DARLEMONT. — Parce que j'en ai décidé ainsi. Qui commande ici, vous ou moi ?

ROSE. — Madame, bien entendu. Mais j'ai tout de même le droit de dire ce que je pense. Il a l'air d'un crétin, ce jeune homme ! Et les garçons, ça sort, ça chahute, ça met la pagaille partout, ça fait la noce, ça boit... et le reste.

Mme DARLEMONT. — Il vous donnera 1.000 francs par mois.

ROSE, *amadouée, quoi qu'elle en ait.* — S'il se figure que pour 1.000 francs par mois il aura droit à des sourires, il se trompe...

Mme DARLEMONT. — Non, Rose, il ne se le figure pas. Je l'ai prévenu qu'il devrait s'en passer.

ROSE. — Qu'est-ce que Madame a encore été raconter ? Je lui sourirai si j'en ai envie. Ce n'est pas lui ni Madame qui me dicteront ce que j'ai envie de faire... Ce n'est pas parce qu'on est en condition qu'on n'a pas le droit de penser...

Mme DARLEMONT. — Non, Rose, vous avez le droit de penser et aussi le droit de me servir mon dîner.

ROSE. — J'attends Madame depuis trois quarts d'heure. Le chou-fleur est calciné.

Mme DARLEMONT. — Allons, Rose, que le repas du soir vous rende la sérénité de l'âme.

ROSE. — La sérénité de l'âme... Madame se fiche de moi ! Comme si une cuisinière savait ce que c'est ! C'est un luxe de riche...

Mme DARLEMONT. — Non. C'est seulement un luxe démodé.

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

Même décor. Le matin.

Mme DARLEMONT, *en papillotes, est au téléphone.* — « Une vraie souris, on ne le voit pas, on ne l'entend pas... ... Lorsqu'il habitait chez vous, était-il aussi anormalement calme ?... Il n'a pas de camarades, il ne sort jamais le soir, il n'a pas d'amourettes. C'est une momie, ce garçon... Non, je ne m'en plains pas, je trouve ça extraordinaire, voilà tout... Oui, peut-être, mais c'est tout de même extraordinaire. En tout cas il n'est vraiment pas gênant. Au revoir, à bientôt, et merci pour la souris. »

Elle raccroche et se rapproche de la coiffeuse devant laquelle elle enlève ses papillotes. Rose entre en coup de vent.

ROSE. — Que Madame voie ce que je viens de trouver dans la chambre de M. Jean-Paul.

Elle lui tend une musette militaire.

Mme DARLEMONT. — Qu'est-ce que c'est ?

ROSE. — Une musette qui contient des affaires de toilette.

Mme DARLEMONT. — Et alors ?

ROSE. — Ce n'est pas à M. Jean-Paul.

Mme DARLEMONT. — Comment le savez-vous ?

ROSE. — Je connais ses affaires. Le chandail qui est là-dedans n'est pas à lui, pas plus que le blaireau, ni le rasoir.

Mme DARLEMONT. — Rose, vous êtes d'une indiscrétion à faire frémir. Jean-Paul laissait peut-être cette musette chez une amie, il l'aura rapportée ici... *(Pensive :)* à la suite d'une rupture, peut-être...

ROSE. — Jean-Paul, une bonne amie ? Ça lui va comme des bretelles à une écrevisse. Il est puceau, ce garçon. Il n'y a qu'à le regarder pour en être sûr.

Mme DARLEMONT. — Pas à vingt-trois ans !

ROSE. — L'âge ne fait rien à l'affaire. Il a bien trop peur de s'enrhumer pour se risquer à des choses pareilles ! Madame n'a pas remarqué toutes ces pastilles sur la table de nuit ?

Mme DARLEMONT. — Non, Rose. J'entre fort rarement dans sa chambre. De plus, je ne vois pas le rapport entre les pastilles et la virginité...

ROSE. — Moi, je me comprends. Depuis un mois qu'il habite ici, Madame n'est pas frappée par son côté... extraordinaire ?

Mme DARLEMONT. — Quel côté ?

ROSE. — Jamais il ne reçoit de camarades, jamais

il ne téléphone, il se couche comme les poules... C'est pas un garçon, c'est une rosière.

Mme DARLEMONT. — Rose, vous êtes pétrie de contradictions. Il faudrait être plus logique. Que lui reprochez-vous ?

ROSE. — Moi ? Rien, absolument rien. C'est le locataire idéal. Tout de même, je voudrais bien savoir d'où vient cette musette...

Mme DARLEMONT. — Laissez-la ici, je lui demanderai des explications quand il rentrera.

Rose la pose. Un temps.

ROSE. — J'ai vu Eugénie, hier.

Mme DARLEMONT. — Ah ! Qu'a-t-elle raconté ?

ROSE. — Ça va très mal entre Mme Solange et Chantal.

Mme DARLEMONT. — Pour changer.

ROSE. — Il paraît que Mme Solange a menacé d'envoyer Chantal en Suisse dans une école ménagère.

Mme DARLEMONT. — Ce n'est peut-être pas une mauvaise idée.

ROSE. — M. Roger a dit qu'il n'avait pas d'argent en Suisse.

Mme DARLEMONT. — Ça, ça m'étonnerait...

ROSE. — Et que, s'il avait pu décider Madame à vendre son appartement, il avait un acheteur qui le lui aurait payé en francs suisses, ce qui aurait tout arrangé. Mais comme Madame s'est entêtée, il a raté une belle affaire.

Mme DARLEMONT. — Tiens, tiens ! Et il m'aurait sans doute payée en francs français. Est-il au courant de la présence de Jean-Paul ?

ROSE. — Moi, je n'ai rien dit, comme de juste. Il répète à tout bout de champ que Madame va sûrement avoir des ennuis. C'est à croire qu'il le souhaite.

Mme DARLEMONT. — Charmants enfants. Est-ce que les ouvriers doivent revenir ?

ROSE. — Non, c'est fini. Madame pourra se réinstaller après déjeuner. J'ai bien aéré hier et allumé le poêle ce matin. Il n'y a plus qu'à transporter la coiffeuse et le bureau.

Mme DARLEMONT. — Cette charmante plaisanterie n'aura pas duré moins de trois mois.

On sonne.

ROSE. — Ce doit être l'architecte, il a téléphoné hier qu'il passerait ce matin.

Elle va ouvrir.

VOIX DE ROGER, *à la cantonade, très aimable.* — Est-ce que ma mère est visible ?

Il entre.

ROGER, *baisant la main de sa mère.* — Comment vas-tu ? Il y a des siècles que je ne t'ai vue.

Mme DARLEMONT. — C'est exactement ce que je pensais.

ROGER. — Tu aurais pu me téléphoner.

Mme DARLEMONT. — Toi aussi. Tu connais mon numéro de téléphone, si tu l'as oublié, il est dans l'annuaire.

ROGER. — J'ai été littéralement débordé. Tu n'as pas froid ici ? Il fait glacial.

Mme DARLEMONT. — J'y suis habituée. D'ailleurs, je vais réintégrer mon boudoir cet après-midi.

ROGER. — Vraiment cet appartement est l'inconfort même. Je venais à ce propos te parler d'une affaire sensationnelle.

Mme DARLEMONT. — Je t'écoute.

ROGER. — L'un de mes amis, propriétaire d'un très bel hôtel particulier, se décide à aménager ses remises en un appartement qui sera un bijou.

Mme DARLEMONT. — Ah !

ROGER. — Rue de Grenelle : quatre pièces, cuisine et salle de bains.

Mme DARLEMONT. — Ah !

ROGER. — 50.000 francs de loyer.

Mme DARLEMONT. — Une bouchée de pain.

ROGER. — Oui, mais quel confort ! Tout marche à l'électricité, un vrai bijou.

Mme DARLEMONT. — Tu me l'as déjà dit, pourquoi me le répètes-tu ?

ROGER. — Je pensais que ça te séduirait peut-être ; tu n'aurais pas à parcourir des kilomètres de corridor glacé.

Mme DARLEMONT. — Et je pourrais enfin vendre cet appartement à l'un de tes amis suisses.

ROGER. — Pourquoi pas ? Les Suisses payent très largement.

Mme DARLEMONT. — En quelle monnaie ?

ROGER. — Mais en francs français, naturellement, puisque nous sommes en France.

Mme DARLEMONT. — Es-tu certain que dans la transaction que tu envisages l'acheteur paierait vraiment en francs français ?

ROGER, *interloqué.* — Je ne comprends pas.

Mme DARLEMONT. — Et moi, qui pourtant ne connais rien aux affaires, je comprends trop bien. Tu es malin, mais pas encore assez pour rouler ta mère !... Quand je pense que mon fils unique vient me proposer cyniquement de vendre l'appartement que j'habite depuis trente ans, dans lequel son pauvre père est mort...

ROGER. — Il s'agit d'affaires et non de sentiment.

Mme DARLEMONT. — Je l'avais deviné... Pour m'installer dans une remise, au rez-de-chaussée, ce dont j'ai horreur, dans une rue que je déteste, située dans un quartier que j'abomine, avec la perspective d'entasser dans quatre pièces tous les souvenirs auxquels je tiens...

ROGER. — Tu pourrais vendre beaucoup de choses.

Mme DARLEMONT. — Oui, bien sûr... et cela pour lui donner l'opportunité de toucher clandestinement des francs suisses qu'il me rembourserait sans doute au cours officiel. Je reste sans voix.

ROGER, *assez gêné.* — Il ne s'agit pas du tout de ça, tu n'as pas compris... Si tu veux être payée en francs suisses, ce dont je ne pouvais me douter, je pourrais sans doute obtenir qu'une partie des fonds...

Mme DARLEMONT, *éclatant.* — Je ne veux être payée ni en francs suisses, ni en dollars, ni en roupies de sansonnet : je ne veux pas être payée parce que je ne veux pas vendre. M'as-tu comprise ? Tu es déjà venu faire mon siège avec ton exquise femme, et je t'ai déjà expliqué que je désirais finir mes jours dans cet appartement. C'est peut-être idiot, mais c'est mon idée. Si tu tiens absolument à toucher des francs suisses, tue-moi, tu hériteras et tu me ficheras enfin la paix.

ROGER. — Maman, comment peux-tu te mettre dans cet état ?

Mme DARLEMONT. — Comment ? C'est très simple, je n'ai qu'à penser que mon fils unique songe à faire des affaires sur mon dos.

ROGER. — Mais, maman, c'est dans ton intérêt. Que feras-tu si, comme il est probable, on réquisitionne une partie de ton appartement ?

Mme DARLEMONT. — A chaque jour suffit sa peine, j'aviserai.

ROGER. — Il sera trop tard.

Mme DARLEMONT. — Ah ! fiche-moi la paix ! Tu agites perpétuellement ce grelot de la réquisition pour me faire peur. On n'a encore réquisitionné l'appartement de personne.

ROGER. — Ce n'est pas une raison pour s'endormir dans une quiétude trompeuse. Le devoir d'un chef de famille...

Mme DARLEMONT. — Consiste à dépouiller sa mère à son profit ? Tu ne me feras jamais croire ça.

ROGER. — Tu profères des énormités sans t'en rendre compte.

Mme DARLEMONT. — Toi, tu ne les profères pas, tu les fais. Ah ! si ton pauvre père vivait encore...

ROGER. — Je t'en prie, laisse papa où il est. Cela n'a jamais rien arrangé d'appeler les morts à son secours.

Mme DARLEMONT. — Tu as raison, il faut se débrouiller avec les vivants, si indélicats qu'ils soient.

ROGER. — Je ne veux même pas relever tes paroles, je serais obligé de me fâcher, et je ne suis pas venu pour ça.

Mme DARLEMONT. — Non, tu es venu pour faire une affaire.

ROGER. — En voilà assez. Je préfère m'en aller.

Mme DARLEMONT. — Classique. Quand on est battu on s'en va.

Entre Rose.

ROSE. — Je descends au marché. Madame n'a besoin de rien ?

Mme DARLEMONT. — Non, Rose, de rien.

Rose sort.

ROGER. — Je ne me tiens pas pour battu, tu sais. J'espère que la réflexion t'amènera à modifier ton point de vue.

Mme DARLEMONT. — Tu as tort.

ROGER. — Je voulais encore attirer ton attention...

Mme DARLEMONT. — Non et non, va-t'en et tais-toi. *(Elle le menace d'une gifle et se retient.)*

ROGER, *redevenu soudain très petit garçon.* — Comme tu voudras.

Il sort, laissant la porte d'entrée ouverte. Mme Darlemont tombe dans un fauteuil et se met à pleurer. Au bout d'un moment Patrice entre en uniforme d'officier parachutiste et reste interloqué sur le seuil. Mme Darlemont ne le voit pas et pleure. Après quelques secondes Patrice fait connaître sa présence en frappant contre la porte ouverte. Mme Darlemont sursaute, se retourne, le voit et est visiblement affolée.

Mme DARLEMONT. — Qui êtes-vous, que voulez-vous ?

PATRICE, *qui a tout de suite compris la terreur de la vieille dame et cherche à la rassurer, tout en trouvant très drôle d'être pris pour un malfaiteur.* — Rassurez-vous, madame, je n'en veux ni à votre vie ni à vos bijoux. Je suis venu chercher... *(il hésite)* un paquet.

Mme DARLEMONT. — Un paquet ?

PATRICE, *talons joints.* — Je me présente : Patrice Ploërmel, cousin de Jean-Paul.

Mme DARLEMONT. — Comment êtes-vous entré ?

PATRICE. — Par la porte, elle était ouverte.

Mme DARLEMONT. — C'est trop fort.

PATRICE. — Vous êtes bien mal gardée. *(Mme Darlemont se mouche et s'essuie les yeux.)* Vous paraissez souffrante, puis-je faire quelque chose ?

Mme DARLEMONT, *se reprenant.* — Non, rien, merci. Alors, vous êtes le cousin de Jean-Paul ?

PATRICE. — Son cousin germain.

Mme DARLEMONT. — Il ne m'avait pas dit qu'un membre aussi proche de sa famille était à Paris.

PATRICE. — Je n'y étais pas, je viens d'arriver.

Mme DARLEMONT. — Ah ! Et vous venez chercher un paquet ?

PATRICE, *hésitant.* — Oui, un paquet de livres.

Mme DARLEMONT. — Je ne suis au courant de rien. Je vais aller chercher jusqu'à sa chambre voir s'il a laissé quelque chose.

A ce moment les yeux de Patrice tombent sur la musette posée au pied du canapé. Mme Darlemont a suivi son regard et a tout compris.

PATRICE. — Ne vous donnez pas la peine. Je reviendrai ce soir... Si vous le permettez.

Mme DARLEMONT. — Je n'ai pas à permettre ou à défendre. Jean-Paul est ici chez lui.

PATRICE, *ton chargé d'intentions.* — Ah !

Mme DARLEMONT. — Pourquoi dites-vous : « Ah ! » ?

PATRICE. — Pour rien.

Mme DARLEMONT. — Vous avez des arrière-pensées. Jean-Paul se serait-il plaint ?

PATRICE, *hésitant et malheureux.* — Non... Oui... Excusez-moi, madame, de vous avoir dérangée.

Mme DARLEMONT. — Vous ne me dérangez pas. Au contraire. Asseyez-vous et parlez-moi de la famille de Jean-Paul. Je suis très curieuse et lui très discret.

PATRICE, *ennuyé.* — Mon Dieu, c'est une famille comme toutes les familles. Je ne sais plus très bien comment ils sont, ayant quitté la France depuis cinq ans.

Mme DARLEMONT. — Où étiez-vous ?

PATRICE. — En Afrique, en Sicile, en Italie, en Allemagne. Pour l'instant, je rentre d'Indochine.

Mme DARLEMONT, *totalement inconsciente.* — Quel beau voyage vous avez fait là ! C'était un voyage d'étude ?

PATRICE, *interloqué, la regardant pour voir si elle ne se moque pas de lui.* — Oui, des études un peu spéciales... le close-combat, le cheval de frise...

Mme DARLEMONT. — Et vous vous destinez à quoi ?

PATRICE. — Excusez-moi, madame, vous n'avez jamais entendu parler de la guerre ?

Mme DARLEMONT, *comprenant enfin.* — Ah ! la guerre ! Vous faisiez la guerre ?

PATRICE. — Mais oui, un peu.

Mme DARLEMONT. — Mon Dieu, que je suis sotte ! Je n'y pensais pas. Mais c'est très dangereux...

PATRICE. — Par moments.

Mme DARLEMONT. — Et vos parents vous ont laissé partir ?

PATRICE. — Je n'ai plus de parents.

Mme Darlemont. — Je suis impardonnable. Je dois vous paraître une vieille toquée.

Patrice. — Oh ! non, madame. Vous m'apparaissez comme l'émouvante relique d'une époque que je n'ai pas connue. Penser qu'il existe des gens comme vous et Jean-Paul qui, à travers les cataclysmes, avez conservé vos petites habitudes, vos petites préoccupations, votre train-train quotidien... Cela redonne confiance dans l'avenir ! On peut tout espérer d'un pays habité par des gens aussi sublimement inconscients...

Mme Darlemont. — Vous vous moquez de moi ?

Patrice. — Non, sincèrement, je vous admire. Vous verrez que vous, Jean-Paul et vos semblables, vous referez la France sans y penser, sans même le savoir.

Mme Darlemont. — Dites tout de suite que nous sommes des imbéciles....

Patrice. — Je ne me le permettrais pas.

Mme Darlemont. — Parce que, tout guerrier que vous êtes, vous êtes timide.

Patrice. — Je ne suis pas timide.

Mme Darlemont. — Mais si. Depuis votre entrée dans cette pièce, vous avez reconnu votre musette, là, au pied du canapé, cette musette que vous êtes venu chercher et non des livres, et vous n'osez pas la réclamer. Pourquoi avoir menti ?

Patrice. — C'est trop compliqué.

Mme Darlemont. — Je veux savoir, monsieur. J'ai le droit de savoir.

Patrice. — Si vous y tenez, eh bien ! voilà. Hier matin, j'ai débarqué de Rennes où j'étais allé embrasser ma vieille nourrice, seule personne qui s'intéresse encore à moi... Ayant terminé mon temps d'engagement en Extrême-Orient, je me suis fait démobiliser dans la journée. Après cinq ans de vie militaire, je me sens tout bête et le soir je suis venu ici. Il était environ 7 heures. Jean-Paul était seul dans la maison, je lui ai demandé de m'héberger pour la nuit. Il a refusé, prétextant que sa propriétaire le mettrait à la porte. Ne sachant où aller, car je connais mal Paris, j'ai supplié Jean-Paul de me dépanner. Il a fini par se laisser attendrir et j'ai couché sur sa descente de lit. Ce matin, j'ai décampé à l'aube, toujours par la crainte de la propriétaire et d'une nommée Rose encore plus redoutable, et je suis parti si vite que j'ai oublié ma musette. Je viens la chercher, sous le mauvais prétexte des livres. Voilà. J'espère que cette confession n'entraînera aucun ennui pour Jean-Paul.

Mme Darlemont. — Rassurez-vous, monsieur. Quoi qu'en pense votre cousin, je ne suis pas un monstre.

Elle va chercher la musette et la lui donne.

Patrice. — Merci.

Mme Darlemont. — Et ce soir, où allez-vous coucher ?

Patrice. — S'il ne faisait pas si mauvais, j'irais sous un pont, il paraît que ça se fait beaucoup. Mais avec cette pluie et ce froid... Peut-être essaierai-je l'Armée du Salut. On m'en dit beaucoup de bien...

Mme Darlemont. — Vous n'avez pas du tout d'argent ?

Patrice. — Un peu, mais j'en ai besoin pour manger.

Mme Darlemont. — Que comptez-vous faire ? Retourner à Rennes ?

Patrice. — Non. Je voudrais terminer ici une vague licence commencée avant la guerre, mais je suis un peu désorienté. Après cinq ans de vie tranquille...

Mme Darlemont. — De vie tranquille ?

Patrice. — Enfin ! De vie où la matérielle est assurée.

Mme Darlemont. — Évidemment, la guerre ne prépare pas à la paix...

Patrice. — La guerre étant finie pour moi, il faut, hélas ! que je me réadapte à la vie civile. C'est pas commode.

Mme Darlemont. — Dites-moi, monsieur, êtes-vous vraiment le cousin de Jean-Paul ?

Patrice. — Mais oui, madame. Ma mère, morte il y a vingt ans, était la sœur de son père. Pourquoi ?

Mme Darlemont. — Parce que, si vous êtes le cousin de Jean-Paul, je ne vous laisserai pas aller à l'Armée du Salut. Non que j'aie pour Jean-Paul des sentiments particuliers, mais je le tiens pour sérieux et raisonnable.

Patrice. — Je suis bien son cousin germain, mais je ne suis ni sérieux ni raisonnable. Cinq années de « voyage d'étude » ne sont pas faites pour mettre du plomb dans la cervelle.

Mme Darlemont. — N'importe, cette idée d'Armée du Salut est absurde ; vous allez coucher ici pendant une nuit ou deux, jusqu'à ce que vous ayez trouvé quelque chose.

Patrice. — Et si je vous prenais au mot et que vous ne puissiez plus vous débarrasser de moi ?

Mme Darlemont. — Rassurez-vous. Rose saurait vous faire déguerpir.

Patrice. — Elle est donc si terrible ?

Mme Darlemont. — Elle a ses idées et ses têtes.

Patrice, *il se lève.* — Madame, vous êtes très bonne et Jean-Paul est un jeune crétin de ne pas l'avoir deviné, mais cette plaisanterie a assez duré. Je n'ai pas l'intention d'user de votre hospitalité. Je ne suis pas de la pâte dont on fait les pensionnaires pour dames respectables.

Mme Darlemont. — Évidemment, vous ne ressemblez guère à Jean-Paul. *(On sonne.)* Ce coup-ci, ce doit être l'architecte. Je vais ouvrir, Rose est descendue.

Patrice. — Ne vous dérangez pas, j'y vais. *(Il se précipite à l'entrée ; on entend un colloque entre hommes, assez long, dont on discerne mal la teneur. Seuls les mots :* « envoyé par la préfecture de la Seine » *parviennent jusqu'aux spectateurs. Patrice entre en fermant la porte derrière lui.)* C'est un envoyé du Service du Relogement de la préfecture de la Seine. Il prétend avoir été averti que vous aviez ici des chambres vacantes.

Mme Darlemont. — Allons bon, ce coup-ci, ils vont réquisitionner.

Patrice. — J'ai dit que vous aviez plusieurs pensionnaires.

Mme Darlemont. — Mais il faudra que je le prouve.

Patrice. — On se débrouillera. Faites la malade et tenez tête. *(Il l'installe sur le canapé et ouvre la porte.)* Monsieur, si vous voulez entrer. *(Entre l'Employé de la préfecture.)* Vous voyez, monsieur, Mme Darlemont est souffrante et son état nécessite

la présence d'une infirmière qui est descendue faire une course. De plus, Mme Darlemont a la bonté d'héberger chez elle plusieurs jeunes gens sans domicile, qui terminent leurs études à Paris.

L'Employé, *glacial et circonspect.* — Qui sont ces jeunes gens ? Pouvez-vous produire un certificat de domicile et le numéro de leur carte d'alimentation ?

Patrice. — Mais certainement. On vous portera cela demain.

L'Employé. — Combien sont-ils ?

Mme Darlemont, *sans hésitation.* — Deux. M. Jean-Paul Lanuzel, actuellement à la Faculté de droit, et Monsieur ici présent.

L'Employé, *méfiant.* — Monsieur est militaire ?

Patrice. — Démobilisé, absolument démobilisé et prioritaire quant au logement ; absolument prioritaire.

L'Employé. — Voulez-vous me montrer vos papiers ? *(Patrice s'exécute. L'Employé met ses lunettes et lit attentivement.)* Vous êtes démobilisé depuis hier et déjà installé ici ?

Patrice. — Mon cousin, M. Lanuzel, habitant ici, m'y avait retenu une chambre depuis plusieurs mois.

L'Employé. — Dans ce cas...

Patrice. — Vous n'avez plus qu'à laisser Mme Darlemont en paix. Elle est en règle. Parfaitement en règle.

L'Employé, *légèrement amadoué.* — En effet. On m'avait donné des renseignements inexacts.

Mme Darlemont. — Mais qui vous avait donné ces renseignements ?

L'Employé. — Le service compétent. Excusez-moi de vous avoir dérangée. Je vais à côté, on m'a signalé un mort.

Mme Darlemont. — On vous signale les morts ?

L'Employé. — Oui, les Pompes funèbres... Il s'agit d'arriver avant les amis de la famille qui surveillent les agonies et s'installent dans les lieux aussitôt après la levée du corps... Quelquefois même avant...

Mme Darlemont, *ironique.* — Vous avez fort à faire...

L'Employé, *candide.* — Mais oui, nous ne pouvons pas lutter. Il nous faut laisser six mois aux héritiers pour régler les successions.

Mme Darlemont. — C'est vraiment abusif...

L'Employé. — Vous pensez si pendant six mois les propriétaires, les gérants, les concierges et les héritiers échafaudent des combinaisons.

Patrice. — Mais pour qui recherchez-vous des logements avec tant d'âpreté ?

L'Employé. — Mais pour les sans-abri, les fonctionnaires...

Patrice. — Ah ! bien.

L'Employé. — Ne croyez pas que nos services commettent ou tolèrent des abus.

Patrice. — Nous sommes convaincus du contraire. En tout cas, il n'y a rien à faire pour vous ici...

L'Employé. — Je m'en vais... mais je reviendrai. Les circonstances peuvent changer : Madame renoncer à son infirmière, l'un des pensionnaires retourner dans sa famille... Il faut tenir ses fichiers à jour. En tout cas, je compte sur vous pour m'apporter dans les quarante-huit heures des certificats de domicile légalisés des personnes hébergées ici : préfecture de la Seine, Service du Relogement, bureau C., de 14 à 16 heures. Madame, monsieur.

Il sort.

Patrice. — Voilà quarante-huit heures de gagnées.

Mme Darlemont. — Oui, mais après ?

Patrice. — Après, il faudra faire intervenir quelqu'un à la préfecture de la Seine.

Mme Darlemont. — Je n'y connais personne.

Patrice, *étonné.* — Dans votre situation ? Pas possible ! Y aurait-il en France des bourgeois riches non « pistonnés » ?

Mme Darlemont. — Vous paraissez avoir bien piètre opinion de la bourgeoisie. N'êtes-vous pas vous-même un bourgeois ?

Patrice. — Tout au plus un déclassé. Jean-Paul m'avait dit que votre fils était avoué.

Mme Darlemont. — Je suis en froid avec mon fils. Je tiens à me débrouiller seule. Il n'y a qu'une solution, c'est que notre mensonge devienne une vérité, et qu'en dépit de votre répugnance vous restiez ici quelques jours.

Patrice. — Le mot répugnance est un peu fort... Je veux bien rester un jour ou deux si cela peut vous être utile, quoique l'idée d'habiter avec Jean-Paul...

Mme Darlemont. — Mon appartement est hélas ! très grand. Vous pourrez ne jamais vous rencontrer, je ne le vois jamais.

Patrice. — Vous n'êtes pas son cousin germain ! Enfin, si cela peut vous rassurer. Où allez-vous me loger ?

Mme Darlemont. — Il y a l'ancienne chambre de ma fille aînée. Impossible, vous seriez en sandwich entre Jean-Paul et Rose. Les autres pièces sont glaciales. *(Prise d'une idée subite.)* Pourquoi n'habiteriez-vous pas ici ?

Patrice regarde autour de lui et trouve visiblement l'aménagement abominable ; il est partagé entre le désir d'être agréable et l'horreur que lui inspire le cadre.

Patrice. — Mais... n'est-ce pas la pièce où vous vivez ?

Mme Darlemont. — Non, c'est une solution provisoire. Je vais réintégrer mon boudoir dès que j'y aurai fait transporter ces deux meubles.

Elle désigne la coiffeuse et le bonheur-du-jour.

Patrice. — Mais... si près de vous... je vous gênerai... ou le contraire.

Mme Darlemont. — Mais non, vous seriez très indépendant, grâce à cette porte. *(Elle montre la porte donnant directement sur l'antichambre.)* Quant à mon boudoir, il est séparé d'ici par un gros mur. Voulez-vous voir ?

Elle le mène à son boudoir. Il monte regarder et revient. Poli, mais visiblement très ennuyé de l'aventure dans laquelle il vient d'être lancé.

Patrice. — Pour une nuit ou deux, ça n'a pas d'importance. Voulez-vous que je transporte ces deux meubles à côté ?

Mme Darlemont, *hésitante.* — Oui, je veux bien. *(Patrice enlève sa vareuse et porte le bonheur-du-jour.)* Attention à mon encrier. Méfiez-vous, les tiroirs sont pleins.

Patrice. — Où dois-je le poser ?

Mme Darlemont. — A droite de la fenêtre.

PATRICE, *revenant.* — Votre boudoir est très agréable. Et la coiffeuse ? Où va-t-elle ?

Mme DARLEMONT. — Entre les deux portes.

PATRICE, *de la pièce voisine.* — Entre les deux portes ? Mais vous ne devez rien voir pour vous maquiller ? Pourquoi ne la mettez-vous pas de l'autre côté de la fenêtre ?

Il revient.

Mme DARLEMONT. — Vous croyez ? Je n'y avais jamais pensé.

PATRICE. — Essayons. *(Il retourne à côté. A la cantonade :)* C'est beaucoup mieux, venez voir.

Mme DARLEMONT, *de la pièce voisine.* — Je ne me rends pas compte.

PATRICE. — Il faut juger avec le fauteuil.

Il vient chercher le fauteuil et repasse de l'autre côté.

Mme DARLEMONT, *de la pièce voisine.* — Oui, c'est peut-être mieux.

Elle rentre en scène et prend sa corbeille à papiers, des boîtes et différents autres objets qui traînent.

PATRICE, *revenu en scène.* — Permettez...

Il revient avant que Mme Darlemont ait eu le temps de bouger.

Mme DARLEMONT. — Ah ! je suis tout étourdie, toutes ces émotions... quelle matinée !

PATRICE. — Vous n'êtes pas bien ?

Mme DARLEMONT. — Étourdie. Je ne suis pas habituée à tant de remue-ménage.

PATRICE. — Voulez-vous boire quelque chose... un remontant ?

Mme DARLEMONT. — Tiens, c'est une idée...

PATRICE. — Ne bougez pas, dites-moi où je trouverai ce qu'il faut ?

Mme DARLEMONT, *montrant la porte donnant sur l'entrée.* — Par là à droite et au fond du couloir, dans le placard de gauche de l'office. *(Il se précipite et revient au bout de quelques instants. Pendant son absence, Mme Darlemont s'est levée péniblement pour examiner la musette dont elle a soulevé le rabat. Elle lit tout haut.)* « Ploermel Patrice, officier, 1re compagnie du bataillon de choc ! »

Elle l'entend revenir, referme vivement la musette et la remet à sa place. Il reparaît avec une bouteille de vin entamée et deux verres qu'il pose sur la table.

PATRICE. — J'ai apporté aussi un verre pour moi, car l'usage est de trinquer avec ses déménageurs.

Mme DARLEMONT. — Dans ce cas, trinquons ! *(Il la sert.)* A votre réussite dans la vie civile !

PATRICE. — Qu'est-ce que je vous souhaite ? La santé, l'argent ?

Mme DARLEMONT. — Je ne sais pas, je crois que je suis pourvue...

PATRICE. — Alors, vous êtes une femme heureuse.

Mme DARLEMONT, *vivement.* — Ah ! non.

PATRICE. — Que vous manque-t-il ?

Mme DARLEMONT. — La distraction.

PATRICE, *étonné.* — La distraction ?

Mme DARLEMONT. — Je m'ennuie, monsieur. Cela peut vous paraître scandaleux, mais je m'ennuie.

PATRICE. — Et depuis quand ?

Mme DARLEMONT, *réfléchissant.* — Je crois que c'est depuis la Libération.

PATRICE. — C'est inattendu. Vous préfériez l'occupation ?

Mme DARLEMONT. — A Dieu ne plaise, je la détestais. Mais au moins, pendant l'occupation, on espérait quelque chose : n'être plus occupés ! Maintenant, il n'y a plus rien à quoi se raccrocher ; tout va à la dérive et on s'en moque, et on s'ennuie.

PATRICE. — C'est grave. Je bois donc à vos distractions futures. Sans vouloir être indiscret, à quoi passez-vous vos journées ?

Mme DARLEMONT. — Je joue au bridge ; j'ai quelques vieilles relations, je mange, je dors, je fais des comptes...

PATRICE. — Et votre famille ?

Mme DARLEMONT. — Ils m'ignorent.

PATRICE. — Et vos amis ?

Mme DARLEMONT. — Cher monsieur, en vieillissant on n'a plus d'amis. Les gens meurent et ceux qui ne meurent pas se recroquevillent sur eux-mêmes. Chaque fois que l'un de nous disparaît, les autres se réjouissent de n'être pas celui-là. C'est affreux et desséchant. Voilà pourquoi je m'ennuie. Vous devez me prendre pour une vieille folle... Je vous vois aujourd'hui pour la première fois et je vous confie des pensées abominables ; ce doit être le vin rouge des déménageurs...

PATRICE. — J'espérais que c'était plutôt la sympathie. Voyez, madame, ce qu'est le hasard : grâce à un verre de vin rouge, nous avons levé les masques pendant quelques secondes.

Mme DARLEMONT, *émue.* — C'est vrai, vous m'avez fait du bien. *(On sonne.)* Allez ouvrir, Rose n'est toujours pas rentrée.

Patrice s'exécute et revient suivi de Jean-Paul, éberlué.

PATRICE, *à la cantonade.* — Bonjour, Cadet.

JEAN-PAUL. — Ça alors, si je m'attendais à te trouver ici. *(A Mme Darlemont :)* Je m'excuse d'avoir sonné, j'avais oublié ma clé. Permettez-moi de vous présenter mon cousin, Patrice Ploermel...

Mme DARLEMONT. — ... Venu chercher des livres que vous deviez lui prêter. Je suis au courant. *(Tête éberluée de Jean-Paul.)* Inutile de faire cette tête, les hommes à lunettes supportent encore moins que les autres d'avoir l'air ébahi, cela leur donne une expression stupide. Cela dit, je suis réellement au courant, c'est-à-dire que j'ai découvert les folles orgies auxquelles vous vous êtes livré cette nuit avec Monsieur.

JEAN-PAUL. — Madame, je ne sais quelles extravagances cet hurluberlu a pu vous raconter. Je vous donne ma parole qu'il ne s'est commis aucune orgie chez vous. *(A Patrice :)* Qu'est-ce que tu as raconté ? C'est comme ça que tu me remercies d'avoir eu pitié de toi ?

PATRICE, *très digne, rentrant aussitôt dans le jeu.* — En homme d'honneur, j'ai été obligé de dévoiler la vérité.

JEAN-PAUL. — Quelle vérité ? Nous avons dormi...

Mme DARLEMONT. — Dormi ? Cessez ce jeu, monsieur. Vous ne m'abuserez pas plus longtemps. Il m'en coûtera, mais je me verrai forcée d'avouer à Mme Durand-Chapuis les vraies raisons de votre départ.

JEAN-PAUL. — Mon départ ?

Mme DARLEMONT. — Vous ne pensez pas qu'après avoir outrepassé de manière aussi scandaleuse les convenances les plus élémentaires je vous garderai un jour de plus sous mon toit.

JEAN-PAUL. — Mais, madame, c'est abominable. Où voulez-vous que j'aille ? D'abord, j'ai payé un mois d'avance.

Mme DARLEMONT. — Fi, monsieur, vous êtes sordide. Me répondre argent lorsque je vous parle morale. Je vous rembourserai ce mois si vous le désirez.

JEAN-PAUL, *à Patrice.* — Tu me dégoûtes, tu me dégoûtes. Quand je pense que je t'admirais, que je te trouvais un héros ; que souvent je me suis reproché de ne pas t'avoir rejoint à la guerre, que je t'enviais d'être courageux, de plaire aux filles, et que j'aurais voulu te ressembler ! Tu es un lâche, un hypocrite, un salaud !

Il veut se précipiter sur lui. Patrice l'arrête d'un geste rapide en lui prenant les poignets.

PATRICE. — Calme-toi, idiot, c'est une blague ! Je pensais que Paris t'aurait dégrossi, mais tu es resté un vrai Breton godiche et gobeur...

JEAN-PAUL. — Quoi, quoi ?

Mme DARLEMONT. — C'est une farce.

JEAN-PAUL. — Vous, madame, vous me faites une farce ? Je ne comprends plus rien. Suis-je renvoyé d'ici ?

Mme DARLEMONT. — Mais non, il n'en est pas question et votre cousin Patrice n'aura plus à coucher en cachette sur votre descente de lit. Il va rester ici.

JEAN-PAUL. — Patrice, ici ? Eh bien !

Mme DARLEMONT. — N'en êtes-vous pas heureux ?

JEAN-PAUL. — Très heureux ! Mais vous savez, madame, je ne veux pas engager ma responsabilité dans cette affaire. Patrice est mon cousin, c'est entendu, mais je l'ai perdu de vue depuis cinq ans et j'ignore sa mentalité actuelle. Si un jour il vous assassine, il ne faudra pas me le reprocher.

Mme DARLEMONT. — Il ne sera plus temps...

JEAN-PAUL. — Enfin, s'il ne vous paie pas, s'il casse des objets précieux, je ne veux pas être tenu pour responsable.

Mme DARLEMONT. — Il me paraît d'âge à se promener sans bonne d'enfant...

JEAN-PAUL. — Et Rose, que va-t-elle dire ? Mon Dieu ! Mon Dieu !

Mme DARLEMONT. — Ça, c'est une autre affaire, je vais la régler tout de suite, elle doit être remontée. Laissez-moi, il vaut mieux que je la voie seule.

PATRICE. — Allons parler famille.

Il chantonne une vieille chanson :

« La tante Julie et le cousin Léon... »

Ils sortent. Mme Darlemont se passe la main sur la figure comme une personne fatiguée, puis sonne.

ROSE, *tablier bleu relevé, visage de fourneau allumé, mèche en bataille.* — Madame ?

Mme DARLEMONT. — Que vous arrive-t-il, Rose ?

ROSE. — Je ne peux pas venir à bout de ce fourneau de malheur. Quand est-ce que tout remarchera comme autrefois ?

Mme DARLEMONT. — Calmez-vous, Rose, et écoutez-moi. Que pensez-vous de Jean-Paul ?

ROSE. — Je l'ai dit ce matin à Madame : c'est un niais et un hypocrite. *(Elle s'aperçoit seulement à ce moment de la disparition des deux meubles et de la musette.)* Madame a fait son déménagement toute seule ?

Mme DARLEMONT. — Non, on m'a aidée.

ROSE. — Jean-Paul ? pour se faire bien voir. Et qu'est-ce qu'il a dit à propos de la musette ?

Mme DARLEMONT. — Elle appartient à l'un de ses cousins.

ROSE, *impitoyable.* — Et qu'est-ce qu'elle faisait dans sa chambre ?

Mme DARLEMONT. — Je n'en sais rien, Rose. Je n'ai pas poussé l'indiscrétion jusqu'à le lui demander.

ROSE. — L'indiscrétion... Madame se rend-elle compte que pendant qu'elle est à son bridge et moi aux commissions n'importe qui peut entrer ici et tout dévaliser ? Et depuis que Madame a confié une clé à Jean-Paul, Dieu sait ce qui se passe quand nous n'y sommes pas...

Mme DARLEMONT. — Justement, Rose, c'est de quoi je voulais vous parler. Que diriez-vous si nous prenions un autre locataire ?

ROSE. — Un autre locataire ? Madame n'y pense pas sérieusement...

Mme DARLEMONT. — Et si je prenais une femme de ménage pour vous aider. La fille de Léonard, par exemple.

ROSE. — Cette gourde, qui ne sait pas distinguer un balai d'une pincette ? Ah ! non, ça jamais. D'ailleurs elle est occupée chez la dame du cinquième.

Mme DARLEMONT. — Dans ce cas, pourtant, Rose, si j'avais pris Mme Leroy ?

ROSE. — Pour celle-là c'est différent ; Madame ne comprend pas qu'on peut avoir envie de faire pour les uns ce qu'on n'a pas envie de faire pour les autres ?

Mme DARLEMONT. — Je le comprends très bien, Rose, mais il faut être raisonnable. J'ai reçu la visite d'un employé de la préfecture de la Seine, venu inspecter mon appartement, et je lui ai dit avoir ici, comme locataires, deux étudiants et une infirmière, dont j'ai été obligée de donner les noms. Il faut maintenant que je justifie mes affirmations.

ROSE. — Madame n'a qu'à dire à M. Roger de se débrouiller.

Mme DARLEMONT. — Ça non. Je ne demanderai certainement pas à Roger d'intervenir. Je me débrouillerai seule ou je me laisserai réquisitionner...

ROSE. — Pour avoir ici des inconnus... Peut-être avec des enfants en bas âge ? Madame n'y pense pas.

Mme DARLEMONT. — Il y a des familles très intéressantes qui sont sans toit.

ROSE. — Très intéressantes pour les autres ou pour les journaux... pas pour vivre avec...

Mme DARLEMONT. — Rose, vous êtes ignoble... En tout cas, il ne nous reste plus qu'à prendre d'autres locataires choisis par nous.

ROSE, *très circonspecte.* — Madame est libre, Madame est la patronne.

Mme DARLEMONT. — Sur le papier oui, mais, en réalité, vous savez fort bien que, si vous décidez de saboter une de mes décisions, elle ne tient pas longtemps devant votre entêtement et votre ingéniosité.

ROSE. — Par exemple !

Mme DARLEMONT. — Eh bien, toutes les femmes de chambre que vous avez fait partir avant la guerre ? En tout cas, la question n'est pas là. Voulez-vous de Mme Leroy ?

ROSE. — Bien sûr...

Mme DARLEMONT. — Alors, en contre-partie, vous accueillerez pour quelques jours le locataire choisi par moi et vous ne lui rendrez pas amer le pain de l'hospitalité.

ROSE. — J'avais bien vu, hier, en faisant les cartes, que le chien de pique entrait dans la maison et nous apportait un tas de complications.

Mme DARLEMONT, *revenant sur terre.* — Quoi ?

ROSE. — Madame a tort. Madame va au-devant de beaucoup de soucis. Je l'ai vu hier dans les cartes.

Mme DARLEMONT. — Laissez-moi en paix avec vos cartes, vieille sorcière ! Vous n'avez pas honte d'y croire encore à votre âge ? Alors, c'est entendu ?

ROSE. — Qu'est-ce qui est entendu ?

Mme DARLEMONT. — Je vous propose un marché. Je serai aimable avec Mme Leroy dans la mesure où vous serez aimable avec mon jeune homme.

ROSE. — Et qui est ce jeune homme ?

Mme DARLEMONT. — Un cousin de Jean-Paul.

ROSE. — Et qu'est-ce qu'il a fait à Madame pour qu'elle en soit ainsi coiffée ?

Mme DARLEMONT. — Eh bien, il était là quand l'employé de la préfecture est venu et il lui a cloué le bec...

ROSE. — C'est tout ?

Mme DARLEMONT. — Oui, et, grâce à lui, pendant une heure, j'ai oublié de m'ennuyer.

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Même décor, mais entièrement transformé : la bibliothèque a été poussée devant l'une des portes communiquant avec le salon, ainsi que sa jumelle (non visible au premier acte), *les deux meubles masquant entièrement les deux doubles portes. La glace sans tain qui laissait voir le lustre du salon enrobé de tarlatane est cachée par une toile moderne d'inspiration cubiste représentant un paysage ; les abat-jour sont débarrassés de leurs journaux ; les meubles et les rideaux, de leurs housses ; la table de travail a été placée devant l'une des bibliothèques, couverte de livres et de papiers. Des pipes, des armes sont accrochées un peu partout et donnent à la pièce un caractère personnel et viril ; un poste de T. S. F. est posé sur un meuble. Au lever du rideau, une grande échelle double est placée devant la fenêtre, et Patrice, en haut de l'échelle, ajuste une antenne de T. S. F. sur la corniche.*

PREMIER TABLEAU

Patrice, du haut de son échelle, siffle comme un rossignol des chansons de marche. Il est vêtu d'une chemise kaki à manches roulées, pantalon militaire. Col ouvert, sans cravate. On sonne.

PATRICE. — Crotte ! on ne peut pas être tranquille. *(Il descend et va ouvrir. Il rentre en scène, précédé de Chantal tenant un bouquet à la main.)* Mademoiselle...

CHANTAL. — Mme Darlemont n'est pas chez elle ?

PATRICE. — Non, mademoiselle.

Chantal, éberluée, ne reconnaît visiblement pas le décor familial.

CHANTAL. — Eh bien, je vais l'attendre un instant... Elle est sortie depuis longtemps ?

PATRICE. — Je ne sais pas, mademoiselle.

CHANTAL. — Et la cuisinière ?

PATRICE. — Elle est en courses.

CHANTAL. — Et on vous a laissé seul dans l'appartement ?

PATRICE. — Mais oui. Ça paraît vous étonner.

CHANTAL. — Ce n'est pas le genre de la maison.

PATRICE. — Il faut croire que j'inspire confiance.

CHANTAL. — Qu'est-ce que vous faites ?

PATRICE. — J'installe une antenne de T. S. F.

CHANTAL, *stupéfaite.* — Une antenne de T. S. F. ? C'est le monde renversé ! Ma grand-mère déteste la T. S. F.

PATRICE. — Ah ! vous êtes la petite-fille... ?

CHANTAL. — Oui, je suis la petite-fille. *(Un temps.)* Qu'est-ce que toutes ces transformations ? Est-ce que grand-mère serait devenue folle ?

PATRICE. — Je ne sais pas, mademoiselle.

CHANTAL. — Evidemment, vous ne pouvez pas savoir...

PATRICE, *très ironique.* — Je suis pourtant très observateur.

CHANTAL. — Les travaux sont-ils terminés à côté ?

PATRICE. — Autant que je puisse en juger, ils sont terminés.

Il remonte sur son échelle.

CHANTAL. — Mme Darlemont s'est réinstallée dans son boudoir ?

PATRICE. — Mais oui.

CHANTAL. — Alors, pourquoi y a-t-il du feu ici ?

PATRICE. — Pour que je n'aie pas froid. *(Coup d'œil stupéfait de Chantal.)* Mme Darlemont est pleine de prévenances. Sans vouloir vous importuner, mademoiselle, auriez-vous la bonté d'ouvrir la T. S. F. pour que je me rende compte de l'effet de mon antenne ?

Chantal obéit. Musique en sourdine.

CHANTAL. — A qui est ce poste ?

PATRICE. — A moi.

CHANTAL. — Si vous pensez le placer chez Mme Darlemont, vous perdez votre temps, elle est aussi antimusicienne que possible.

PATRICE. — Je n'en crois rien.

CHANTAL. — Evidemment, si vous êtes placier en T. S. F....

PATRICE, *il redescend de son échelle et ferme la T. S. F.* — Permettez-moi de vous débarrasser de vos fleurs, vous avez l'air très malheureuse, votre bouquet à la main.

CHANTAL. — Inutile, ces fleurs sont destinées à ma grand-mère.

PATRICE. — Malheureusement, elle n'est pas là. Vous ne voulez pas vous asseoir ?

CHANTAL. — Non, je ne vais pas l'attendre, trop heureuse de me débarrasser à si bon compte de la corvée d'anniversaire.

PATRICE. — C'est donc aujourd'hui son anniversaire ?

CHANTAL. — Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

PATRICE. — Ça m'intéresse, c'est une si brave femme...

CHANTAL. — Une brave femme ! On voit bien que vous ne la connaissez pas. Oh ! mon Dieu, que me faites-vous dire ?

PATRICE. — Ce que vous pensez, mademoiselle.

CHANTAL. — Pas du tout, je n'ai jamais pensé ça.

PATRICE. — Alors, pourquoi l'avoir dit ?

CHANTAL. — Je n'en sais rien, vous êtes agaçant. Depuis quand les électriciens, même spécialisés dans la T. S. F., posent-ils des questions aussi indiscrètes ?

PATRICE. — Depuis qu'ils sont syndiqués, mademoiselle. Le syndicat est une institution qui permet à ses membres de s'occuper de tout ce qui ne les regarde pas.

CHANTAL. — Quel drôle d'électricien ! Est-ce que la cuisinière est sortie pour longtemps ?

PATRICE. — Elle ne me fait pas ses confidences. Du moins, pas encore...

CHANTAL. — Rassurez-vous, elle ne vous les fera jamais...

PATRICE. — Pourquoi ? Les cuisinières et les électriciens, ça va très bien ensemble.

CHANTAL. — Vous ne connaissez pas celle-ci.

PATRICE. — Mais si, je la connais, c'est une très bonne personne.

CHANTAL. — Décidément, vous vous payez ma tête : ma grand-mère, une brave femme ; Rose, une bonne personne. Enfin, que se passe-t-il ? Pourquoi cette pièce est-elle sans dessus dessous, à qui sont ces pipes, ces livres et ces armes ?

PATRICE. — Ces livres, ces pipes et ces armes sont à moi.

CHANTAL. — A vous ?

PATRICE. — Pourquoi pas ?

CHANTAL. — Vous allez travailler chez vos clients avec vos pipes et vos armes ?

PATRICE. — Oui, je trouve que cela fait plus familier ; j'aime travailler dans un décor qui m'inspire.

CHANTAL. — Vous vous fichez de moi...

PATRICE. — Je n'aurais garde...

CHANTAL. — Enfin, monsieur, qui êtes-vous ?

PATRICE, *soudainement très mondain, s'inclinant, talons joints.* — Patrice Ploërmel, actuellement locataire de M^me^ Darlemont.

CHANTAL. — Vous... quoi ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Vous n'êtes pas électricien ?

PATRICE. — Si, à mes heures, électricien amateur, pas professionnel.

CHANTAL. — Alors, vous me faites marcher depuis un quart d'heure ?

PATRICE. — Je ne me le permettrais pas, mademoiselle...

CHANTAL. — Et vous prétendez être locataire de cette pièce ?

PATRICE. — Je le prétends.

CHANTAL. — Ce n'est pas possible, c'est encore une blague.

PATRICE. — Je mens rarement, seulement lorsque c'est indispensable, et, actuellement, je n'en vois pas la nécessité.

CHANTAL. — Vous rendez-vous compte, monsieur, de l'énormité de la chose ?

PATRICE. — Non, mademoiselle. Il me paraît naturel, pour une dame possédant un appartement trop grand...

CHANTAL. — Peut-être pour toute autre que ma grand-mère. Je suis sûre que ce n'est pas vrai...

PATRICE, *voix caverneuse.* — Et vous avez raison. Je suis un malandrin. J'allais, au sommet de cette échelle, découvrir l'emplacement du coffre secret dans lequel M^me^ Darlemont cache ses bijoux de famille. Hélas ! je suis joué... Qu'attendez-vous pour téléphoner à police-secours...

CHANTAL. — Vous êtes insupportable, monsieur. Depuis quand habitez-vous ici ?

PATRICE. — Trois semaines.

CHANTAL. — Trois semaines ? C'est stupéfiant ! Comment n'en avons-nous rien su ?

PATRICE. — Votre police est sans doute mal faite...

CHANTAL. — Il ne s'agit pas de police, il s'agit de...

PATRICE. — De quoi ?

CHANTAL. — De confiance.

PATRICE. — Peut-être la confiance ne règne-t-elle pas...

CHANTAL. — Enfin ne trouvez-vous pas insensé que grand-mère ait fait son coup en douce sans en avertir papa ?

PATRICE. — Je n'ai pas qualité pour juger M^me^ Darlemont. Probablement avait-elle de bonnes raisons...

CHANTAL. — Evidemment, il y avait Philippe...

PATRICE. — Quès aco, Philippe ?

CHANTAL. — Mon frère cadet.

PATRICE. — Ah ! le jeune démon !

CHANTAL. — Vous êtes au courant ? *(Prise d'un éclat de rire soudain.)* Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est drôle.

PATRICE. — Quoi donc ?

CHANTAL. — Je pense à la tête de maman...

PATRICE. — C'est si réjouissant ?

CHANTAL. — Si vous connaissiez maman !...

PATRICE. — J'espère la connaître un jour...

CHANTAL. — Je doute qu'elle vous plaise.

PATRICE. — Pourquoi ?

CHANTAL. — Je ne sais pas, une impression.

PATRICE. — Est-ce que vous lui ressemblez ?

CHANTAL. — Oui, plutôt. *(Après réflexion.)* Vous êtes un peu mufle, monsieur. Eh bien, non, je ne lui ressemble pas. Ça vous ennuie ?

PATRICE. — Je ne sais pas. Je ne vous imaginais pas comme ça.

CHANTAL. — Parce que vous m'imaginiez... Et comment devrais-je être ?

PATRICE. — D'après Rose, toute charme et perfection ; mais je n'ai aucune confiance dans le jugement de Rose.

CHANTAL. — Et d'après grand-mère ?

PATRICE. — C'est plus nuancé.

CHANTAL. — Et vous avez confiance dans le jugement de grand-mère ?

PATRICE. — Aveugle...

CHANTAL. — Et comment avez-vous atterri ici ?

PATRICE. — Mon saint patron m'a pris par la

main et m'a dit : « Va chez cette vieille dame dont les petits-enfants restent plusieurs semaines sans prendre de nouvelles. » Je suis venu — j'ai vu (un bien bel intérieur) — et je suis resté. Voilà...

CHANTAL. — Votre saint patron est un finaud. Et comment vous entendez-vous avec la vieille dame ?

PATRICE. — Admirablement.

CHANTAL. — Le fait est que pour qu'elle vous ait logé dans la bibliothèque, qu'elle vous ait permis d'enlever les housses, laissé déménager les meubles et installer la T. S. F., il faut qu'elle vous ait à la bonne ! Méfiez-vous, ça ne durera pas.

PATRICE. — Serait-elle capricieuse ?

CHANTAL. — Elle prend facilement les gens en grippe. Et Rose ? Quelle tête fait Rose ?

PATRICE. — Mi-figue, mi-raisin. Je préfère la moitié raisin.

CHANTAL. — Elle doit être furieuse.

PATRICE. — Les premiers jours ç'a été sportif ; maintenant c'est tassé. Le plus dur a été de l'empêcher de toucher à mes armes et d'écouter aux portes.

CHANTAL. — Comment avez-vous fait pour l'empêcher d'écouter aux portes ?

PATRICE. — J'ai l'ouïe plus fine qu'elle et je l'entends écouter. En compensation je lui fais lire ma correspondance que je laisse négligemment traîner sur le bureau.

CHANTAL. — Ça ne vous gêne pas qu'elle lise vos lettres ?

PATRICE. — Oh ! non, je ne reçois que des lettres de mes anciens soldats, exprimant leur regret de mon départ. Ça me pose, au contraire.

CHANTAL. — Jamais de lettres de femmes ?

PATRICE. — Pourquoi les femmes croient-elles toujours que les hommes reçoivent des lettres de femmes ?

CHANTAL. — Peut-être parce qu'elles en écrivent. Décidément, il faut que je file. Je vais arriver en retard à mon cours.

PATRICE. — Un cours de déclamation ?

CHANTAL. — Comment, vous savez ça aussi ? C'est insensé.

PATRICE, *ton soudain sérieux.* — Je sais tout. Pourquoi voulez-vous faire du théâtre ? C'est une vocation ?

CHANTAL, *étonnée du ton sérieux pris soudain par Patrice, réfléchit et répond du tac au tac.* — Non, c'est plutôt par esprit de contradiction.

PATRICE. — Et pourquoi votre famille s'y oppose-t-elle ?

CHANTAL. — Pourquoi ne s'y opposerait-elle pas ? Une fille d'avoué théâtreuse, quel scandale chez les avoués ! Et vous, quelles sont vos ambitions dans la vie ?

PATRICE. — Les vraies, ou celles qu'on exprime pour répondre aux questions ?

CHANTAL. — Les vraies...

PATRICE. — Je vais vous paraître odieusement prétentieux. Depuis l'enfance, je veux écrire. Seulement je voudrais être un vrai écrivain, alors j'essaye d'acquérir le nécessaire.

CHANTAL. — C'est-à-dire ?

PATRICE. — Je termine une licence commencée avant guerre. C'est dur de redevenir étudiant après cinq ans d'école buissonnière. Cela fait, je me lancerai dans la bagarre.

CHANTAL. — Celle des lettres ?

PATRICE. — Non, celle de la croûte. Je n'essaierai de publier que lorsque j'aurai pondu quelque chose qui me plaise, qui réponde à ce que j'attends de moi-même.

CHANTAL. — Très orgueilleux, le monsieur !

PATRICE. — Réaction prévue...

CHANTAL. — Réaction idiote. Excusez-moi, je ne suis qu'une sotte.

PATRICE, *lui prenant la main.* — Vous êtes charmante et spontanée. Rose avait raison.

CHANTAL. — Rose... elle doit être rentrée. J'ai raté mon cours. Il est atrocement tard... Il faut que je parte...

PATRICE. — Vous n'allez pas voir votre grand-mère ? Ce n'est pas gentil le jour de son anniversaire.

CHANTAL. — Impossible. Vous lui remettrez ce bouquet de ma part.

PATRICE. — Si vous le lui remettiez vous-même demain ? Il ne sera pas fané et je la préviendrai de votre visite.

CHANTAL. — Pourquoi pas ? Les travaux électriques seront-ils terminés ?

PATRICE. — J'en découvrirai d'autres. Au besoin, je démolirai mon antenne. Pour ce qu'elle marche...

CHANTAL. — Dites à grand-mère que je viendrai la voir vers 3 heures.

PATRICE. — Parfait, elle va généralement à son bridge vers 4 heures. A ce moment je vous ferai visiter mes appartements.

CHANTAL. — N'ai-je pas tout vu ?

PATRICE. — Si, mais il y a la manière de voir et vous n'avez pas vu l'intérieur des placards...

CHANTAL. — Intéressant ?

PATRICE. — Suprêmement. Il y a du Nescafé et de la confiture de fraises, et un boa constrictor.

CHANTAL. — Quoi ?

PATRICE. — En tranches...

CHANTAL. — Très engageant. Tout compte fait, je ne vais pas à la cuisine. Rose s'étonnerait de me revoir demain.

PATRICE. — Vous êtes une futée. Jolie Pépée !... *(Elle sort. Patrice, resté seul, sort d'une des bibliothèques dont le bas est fermé une série de peaux de crocodiles, de serpents et de box-calf. Il les palpe, les manipule et les compte. On entend une clé tourner dans la serrure.)* C'est toi, Jean-Paul ?

JEAN-PAUL, *à la cantonade.* — Oui.

PATRICE. — Entre, j'ai quelque chose à te montrer. *(Jean-Paul entre.)* Bonjour, cousin...

JEAN-PAUL. — Comment es-tu ici à cette heure ?

PATRICE. — J'ai fait des travaux électriques. *(Jean-Paul regarde la pièce.)* Tu ne trouves pas que ça prend tournure ?

JEAN-PAUL. — Ça ne me frappe pas.

PATRICE. — Naturellement, tu n'as même pas bougé un candélabre dans ta piaule, et tu vis dans les housses, les sachets antimites et la tarlatane, comme un poisson dans l'eau.

JEAN-PAUL. — Le décor m'intéresse peu.

PATRICE. — Je me demande ce qui t'intéresse.

JEAN-PAUL. — Mes études, mon avenir.

PATRICE. — Et ton estomac. Pourvu que tu bouffes, tu es content.

JEAN-PAUL. — C'est très important, la nourriture, surtout après ces temps de restrictions. Il faut se maintenir en bonne forme physique.

PATRICE. — Pourquoi faire ? Tu ne fais même pas l'amour.

JEAN-PAUL, *scandalisé*. — Oh ! Patrice !

PATRICE. — Quoi, « Oh ! Patrice ! » Est-ce vrai ou pas ? Depuis que je suis démobilisé, je donnerais ma main à couper que tu...

JEAN-PAUL. — C'est très compliqué de... faire ce que tu dis.

PATRICE. — En quoi ?

JEAN-PAUL. — Il faut une partenaire, du temps, de l'argent...

PATRICE. — Ce n'est ni le temps ni l'argent qui te manquent.

JEAN-PAUL. — Non, mais je ne veux perdre ni l'un ni l'autre ; et les femmes ont si peu d'intérêt. Et puis, je n'en connais pas qui, que... enfin à qui je plaise.

PATRICE. — Pardon ! Il s'en trouve une à portée de main qui te regarde avec beaucoup de sympathie.

JEAN-PAUL, *très émoustillé*. — Qui ça ?

PATRICE. — Monique Leroy.

JEAN-PAUL. — Tu es fou, c'est toi qu'elle regarde avec des yeux mouillés, comme toutes les autres, d'ailleurs.

PATRICE. — Elle me regarde peut-être avec des yeux mouillés, « comme toutes les autres d'ailleurs », mais c'est toi qui l'intéresses.

JEAN-PAUL. — Ce n'est pas possible.

PATRICE. — Pourquoi ?

JEAN-PAUL. — C'est une personne très sérieuse.

PATRICE. — Toutes les femmes sont sérieuses jusqu'au moment où elles ne le sont plus.

JEAN-PAUL. — Tout de même, l'amour...

PATRICE. — Tu parles de l'amour avec un H aspiré. Moi, je te conseille celui qui vous empêche d'avoir des boutons et vous permet de travailler la cervelle légère.

JEAN-PAUL. — Décidément, je ne te comprends pas.

PATRICE. — En quoi ?

JEAN-PAUL. — Sur certains sujets tu es ce qu'on peut appeler un idéaliste ; sur d'autres...

PATRICE. — Je n'aime pas les confusions...

JEAN-PAUL. — Pourtant, pendant la guerre, toi aussi...

PATRICE. — Ne parlons pas de la guerre, veux-tu ? Si tu n'aimes pas qu'on te parle femmes, moi je n'aime pas qu'on me parle guerre.

JEAN-PAUL. — Comme tu voudras. Alors, tu crois vraiment que Monique Leroy ?...

PATRICE. — Oui, je crois que tu as une touche. Dis-moi, pour passer à un autre sujet, veux-tu faire une bonne affaire ?

JEAN-PAUL, *alléché, mais circonspect*. — Bien sûr, enfin, ça dépend... de quoi s'agit-il ?

PATRICE. — Un de mes copains resté en Allemagne m'a envoyé ces peaux dont il veut 50.000 francs. Je n'en possède que 20.000. Peux-tu avancer les 30.000 qui manquent ?

JEAN-PAUL. — D'où viennent ces peaux ?

PATRICE. — D'Allemagne.

JEAN-PAUL. — Mais, c'est défendu.

PATRICE. — Evidemment. Te figures-tu que l'on aurait un lot aussi extraordinaire pour ce prix si c'était une marchandise normale ? Tu es un peu bête dans ton genre !

JEAN-PAUL. — Une fois achetées, qu'en fera-t-on ?

PATRICE. — On les revendra.

JEAN-PAUL. — Et comment les revendra-t-on ?

PATRICE. — J'ai un copain...

JEAN-PAUL. — Encore ?

PATRICE. — Oui, un type de mon ancien bataillon qui se débrouille pas mal. Il nous liquidera ça en moins de deux.

JEAN-PAUL. — Et pourquoi ne les achète-t-il pas directement ?

PATRICE. — Il est absent pour la semaine et le propriétaire des peaux veut son fric tout de suite. On peut facilement doubler sa mise...

JEAN-PAUL. — Doubler sa mise ? Ça ne m'inspire pas confiance...

PATRICE. — Qu'est-ce qui ne t'inspire pas confiance ?

JEAN-PAUL. — Cette marchandise volée...

PATRICE. — Elle n'est pas volée, elle est « récupérée » en bonne et due forme, avec tous bons de réquisition, cachets et contre-seings nécessaires pour rassurer les gars de ton espèce.

JEAN-PAUL. — Je dis bien : volée, et le camarade pressé d'avoir son argent et l'autre qui est absent... Non, ça ne me dit rien.

PATRICE. — Ce que tu peux être bête et froussard. Je te répète que j'y risque toutes mes économies.

JEAN-PAUL. — Qui me dit que c'est vrai... ?

PATRICE, *ton changé*. — Tu veux que je t'apprenne de quel bois je me chauffe ? As-tu déjà vu un Ploërmel mentir ou faire une affaire malhonnête ?

JEAN-PAUL. — Je viens d'en voir un me proposer une affaire de marché noir.

PATRICE. — Marché noir ? C'est fini ce truc-là ! Ça ne t'empêche d'ailleurs pas de revendre à M^me^ Darlemont au prix du marché noir tout ce que tu reçois de Bretagne. Ce n'est pas ça qui t'arrête, mon garçon, mais l'idée que tu pourrais peut-être ne pas revoir tes picaillons. Prudents, nous sommes prudents dans la famille ! Pas de risques inutiles ! On ne risque ni sa peau ni son porte-monnaie. C'est comme ça qu'on vit vieux et qu'on meurt riche.

JEAN-PAUL. — Ce n'est pas parce que tu as fait la guerre, que je n'ai pas pu faire à cause de mon âge, que cela te donne le droit de m'insulter quand je refuse de participer à une affaire illicite.

PATRICE. — Pauvre imbécile, tout se tient ! Même si tu en avais eu l'âge, avoue que tu ne l'aurais pas faite, la guerre. Avec ta bobine de crapaud de bénitier, tu te serais terré dans un coin et tu aurais attendu que ça se tasse. Comme pour l'argent ! Tu les fais fructifier, tes petits francs. Ils ne restent sûrement pas immobiles à se dévaluer dans une boîte... Mais les utiliser pour dépanner un copain, ça, il faudrait être fou.

JEAN-PAUL. — Tu m'aurais demandé de te prêter de l'argent sans garantie, rien ne dit que j'aurais refusé, mais cette affaire louche, très peu pour moi.

PATRICE. — Eh bien, je te prends au mot. Je te demande de me prêter 30.000 francs, sans garantie...

JEAN-PAUL. — Maintenant que je sais à quelle fin

tu destines cette somme, cela m'est impossible... mes principes...

PATRICE. — Tes principes... Ta gueule, crétin ! Je te revaudrai ça, mon bonhomme. Tu es un petit salopard, un hypocrite, un...

JEAN-PAUL. — Patrice... mes lunettes...

Entre Mme Darlemont.

Mme DARLEMONT. — Mon Dieu ! Que se passe-t-il ? Vous en faites un bruit...

PATRICE. — Excusez-nous, madame, j'ai perdu mon sang-froid. Je suis navré de vous avoir dérangée.

Mme DARLEMONT. — Vous ne m'avez pas dérangée, mais j'étais inquiète.

PATRICE. — Rassurez-vous : simple échange d'aménités familiales...

Mme DARLEMONT. — Jean-Paul, vous en faites une tête !

JEAN-PAUL. — Il y a de quoi. Patrice m'injurie gratuitement, me traite de tous les noms imaginables.

Mme DARLEMONT. — C'est donc si grave que ça ? *(Voyant les peaux.)* Oh ! les belles peaux ! Quels magnifiques souliers on pourrait en faire.

JEAN-PAUL. — C'est justement...

PATRICE. — Tu ne vas pas ennuyer Mme Darlemont avec nos histoires personnelles ?

JEAN-PAUL. — Ah ! tu vois, tu as peur que je parle.

PATRICE. — Comment oses-tu ? *(A bout de patience.)* Je vous fais juge, chère madame : un camarade m'a confié ces peaux. Il en demande 50.000 francs, alors qu'il y en a pour près de 200.000. Evidemment, ces peaux ont été récupérées par des moyens un peu particuliers, mais le garçon qui me les a proposées est un brave type. Bref, il me demande de les lui payer 50.000 francs, sachant que j'en tirerai au moins le double ou le triple. Je ne possède personnellement que 20.000 francs que je voulais mettre dans l'affaire ; j'ai demandé à Jean-Paul les 30.000 qui manquent ; il n'y a pas là de quoi me traiter d'aigrefin.

JEAN-PAUL. — Ce genre de transactions me fait peur.

PATRICE. — C'est bien ce que je disais : tu es un lâche.

JEAN-PAUL. — Tu ne vas pas recommencer ?

Mme DARLEMONT. — Et si vous ne trouvez pas les 30.000 francs ?

PATRICE. — J'abandonnerai l'affaire...

Mme DARLEMONT. — Dites-moi, mon enfant, si je vous les prêtais, moi, ces 30.000 francs ?

PATRICE. — Pour rien au monde !

Mme DARLEMONT. — Pourquoi ?

PATRICE. — Imaginez que je ne parvienne pas à vendre ces peaux ou qu'elles n'aient pas été régulièrement débloquées...

Mme DARLEMONT. — Eh bien ?

PATRICE. — Vous pourriez avoir des ennuis.

JEAN-PAUL. — Ah ! tu en conviens...

PATRICE. — Je n'ai jamais prétendu t'offrir une affaire sans risques. J'ai prétendu t'offrir une excellente affaire. Ce qui m'exaspère, c'est de voir qu'à ton âge tu raisonnes comme un vieux... Quand seras-tu jeune, n... de D... !

Mme DARLEMONT. — Ne vous énervez pas. Jean-Paul est un bourgeois rangé. Ce n'est pas en l'invectivant que vous le ferez changer de mentalité...

PATRICE. — Très juste.

Mme DARLEMONT. — Mais, moi, j'ai eu jadis un certain goût pour le risque. Votre affaire me rappelle le temps où j'allais passer quelques jours à Monte-Carlo pour ressentir le frisson des émotions violentes. Laissez-moi vous prêter ces 30.000 francs. Ça me rajeunira.

PATRICE. — Impossible. Si jamais vous deviez le regretter je m'en voudrais mortellement.

Mme DARLEMONT. — Vous ne pouvez tout de même pas m'empêcher d'aimer le tapis vert. Or cette affaire est une manière de banco.

PATRICE. — Non, ce n'est pas raisonnable.

Mme DARLEMONT. — Je suis majeure et je vous demande de me céder pour 30.000 francs de ces peaux. Vous ne pouvez pas me le refuser : mon bottier sera enchanté de l'aubaine. Je reviens à l'instant...

Elle sort. Silence.

JEAN-PAUL. — Peut-être pourrais-je en prendre pour 10.000 francs ?

PATRICE. — Ah ! non, non, et cent fois non. Tu as refusé d'une manière insultante. Maintenant c'est fini. Pas pour 1.000 francs, pas pour dix sous.

JEAN-PAUL. — Ce que tu peux être vindicatif et violent !

Rentrée de Mme Darlemont, billets en main.

Mme DARLEMONT. — Voilà, cher ami, ma part dans notre affaire.

PATRICE. — Je vais vous signer un papier.

Mme DARLEMONT. — Tout à fait inutile. Nous avons un témoin sérieux qui ne badine pas avec les questions d'argent...

PATRICE. — Je suis confus, madame, et infiniment touché...

JEAN-PAUL. — Excusez-moi, j'entends quelqu'un rentrer. Ce doit être Mme Leroy, et j'ai quelque chose à lui dire.

PATRICE. — Tiens, tiens !

JEAN-PAUL, *rougissant violemment.* — Ce que tu peux être bête ! *(A Mme Darlemont :)* Bonsoir, madame.

Mme DARLEMONT. — Bonsoir. *(Au moment où il va passer la porte.)* Ne rêvez pas de crocodile... *(Jean-Paul sort.)* Je vais être très indiscrète. Pourquoi Jean-Paul a-t-il rougi et paru si anxieux de voir Mme Leroy ?

PATRICE. — Je l'ignore.

Mme DARLEMONT. — Me prenez-vous pour une imbécile ?

PATRICE. — Oh ! madame...

Mme DARLEMONT. — Alors répondez-moi franchement : « Ça ne vous regarde pas, restez à votre place et mêlez-vous de vos affaires. »

PATRICE. — Comment pouvez-vous parler ainsi ?

Mme DARLEMONT. — Parce que si j'étais vous je penserais ainsi...

PATRICE. — Pas d'accord. Je regrette, au contraire, de ne pas vous voir plus souvent.

Mme DARLEMONT. — Croyez bien que c'est par pure discrétion...

PATRICE. — Vous avez le plus grand tort, car j'adore bavarder avec vous.

Mme DARLEMONT. — Je croyais que vous n'étiez

pas de la pâte dont on fait les « pensionnaires pour vieilles dames convenables ».

PATRICE. — Vous prenez-vous pour une dame d'un modèle courant ? Dans ce cas, vous auriez de singulières illusions...

Mme DARLEMONT. — Que suis-je donc ?

PATRICE. — Une personne lucide et caustique.

Mme DARLEMONT. — Moi ? Je suis gâteuse... Je ne peux me rappeler aucun numéro de téléphone...

PATRICE. — Nous y voilà ! C'est votre complexe, ça ! Oui, eh bien, pour le gâtisme, on repassera. Je crois qu'à force de répéter par coquetterie que vous êtes vieille, que votre existence est finie, vous finissez par le croire.

Mme DARLEMONT. — Les autres le croient toujours avant la personne intéressée... On voit sa génération vieillir, mais soi-même, c'est une autre histoire, vous verrez... Moi, je me sais vieille depuis... depuis que j'ai des pensionnaires.

PATRICE. — Vous rajeunissez de jour en jour.

Mme DARLEMONT. — Peut-être, mais de là à être « à la page », comme vous dites ! Tenez, par exemple, la T. S. F. Dès que vous rentrez, vous tournez le bouton de votre poste. Je reconnais que vous êtes sorti à un certain silence qui règne dans l'appartement.

PATRICE. — Ce doit être exaspérant...

Mme DARLEMONT. — On s'y fait. Cela empêche de penser. Autre chose : autrefois j'avais la réputation d'avoir du goût, mon intérieur passait pour être bien arrangé ; en quelques jours, vous m'avez convaincue du contraire...

PATRICE. — Je suis navré...

Mme DARLEMONT. — Il n'y a pas de quoi. En déplaçant quelques meubles, vous avez rendu à cette pièce une âme qu'elle avait perdue. Il n'y a cependant qu'une chose à laquelle je ne m'habitue pas : c'est cette toile.

PATRICE. — Vous la trouvez laide ?

Mme DARLEMONT. — Pire. Hallucinante ! Il m'arrive d'en rêver la nuit.

PATRICE. — Je vais la décrocher.

Mme DARLEMONT. — N'en faites rien. Peut-être parviendrai-je à la comprendre. Je voudrais tant la comprendre ! Je voudrais voir ce que le peintre a vu. Peut-être avec de la patience...

PATRICE. — Vous êtes formidable ! Comme je regrette de ne pas vous avoir eue comme mère ou tante.

Mme DARLEMONT. — Vous pensez vraiment ce que vous dites ?

PATRICE. — De tout mon cœur...

Mme DARLEMONT. — Merci... Si seulement mes petits-enfants...

PATRICE. — A propos de petits-enfants, j'ai fait aujourd'hui la connaissance de Chantal.

Mme DARLEMONT. — Comment ça ?

PATRICE. — Elle est venue vous souhaiter votre anniversaire. Tous mes vœux.

Mme DARLEMONT. — A mon âge, ce jour est plutôt un jour de deuil. Merci tout de même. Je suis contente que Chantal soit venue ; je n'avais pu me défendre d'une certaine mélancolie à l'idée que personne n'avait pensé à moi.

PATRICE. — Elle reviendra demain.

Mme DARLEMONT. — Que se passe-t-il ? Aurait-elle besoin d'argent ?

PATRICE. — Pourquoi Chantal ne reviendrait-elle pas simplement parce que cela lui fait plaisir de vous voir ?

Mme DARLEMONT. — Parce que cela ne lui fait certainement aucun plaisir. Mes enfants ne m'ont habituée ni à la tendresse ni au désintéressement...

PATRICE. — Je vais être insolent et même brutal. Ne croyez-vous pas que s'ils sont tels que vous les imaginez vous y avez votre part... ?

Mme DARLEMONT, *rêveuse*. — Peut-être. Pourtant j'ai adoré mon fils. Mais depuis qu'il est tombé sous la coupe de sa femme il est devenu comme elle, et leurs enfants leur ressemblent...

PATRICE. — Chantal m'a paru agréable...

Mme DARLEMONT. — Parce qu'elle est jolie.

PATRICE. — Je ne la trouve pas spécialement jolie, mais elle paraît directe et pas sotte.

Mme DARLEMONT. — Vous lui avez donc parlé ?

PATRICE. — Mais oui.

Mme DARLEMONT. — Elle ne vous a pas demandé ce que vous faisiez dans la maison ?

PATRICE. — Si.

Mme DARLEMONT. — Et qu'avez-vous répondu ?

PATRICE. — La vérité. J'ai eu tort ?

Mme DARLEMONT. — Evidemment, je ne pouvais pas prévoir cette rencontre. Quelle a été sa réaction ?

PATRICE. — La stupéfaction.

Mme DARLEMONT. — Je pense que les langues ne chômeront pas ce soir chez mon fils...

PATRICE. — Je suis navré.

Mme DARLEMONT. — D'une façon ou d'une autre, ils auraient fini par tout apprendre. Lui avez-vous parlé de mes autres pensionnaires ?

PATRICE. — Non. Je n'en ai pas eu l'occasion.

Mme DARLEMONT. — C'est bien agaçant d'avoir à ménager l'opinion de ses enfants.

PATRICE. — N'est-ce pas une obligation que vous vous êtes imposée ?...

Mme DARLEMONT. — Probablement, car, matériellement, je suis indépendante, mais avec cette hausse continue de la vie mon fils me fait des scènes à chaque fin de mois... et j'ai horreur des scènes. Depuis que j'ai pris des pensionnaires, ça va de nouveau à peu près... Enfin, en cas d'urgence j'ai toujours la ressource de vendre ma tapisserie.

PATRICE. — Quelle tapisserie ?

Mme DARLEMONT. — Une tapisserie de Boucher qui est dans la famille depuis cinq générations.

PATRICE. — Elle est ici ?

Mme DARLEMONT. — Oui, roulée dans le grand salon. Vous voulez la voir ?

PATRICE. — Oh ! non, j'ai horreur de l'art galant du XVIIIe siècle... les petits anges dodus...

Un temps.

Mme DARLEMONT. — Je vais aller dîner.

PATRICE. — Déjà !

Mme DARLEMONT. — Oui, puisque vous n'avez pas répondu à ma question.

PATRICE. — Quelle question ?

Mme DARLEMONT. — Ne faites pas la bête... au moins pas avec moi. La question concernant Jean-Paul.

PATRICE. — Sincèrement, je l'avais oubliée. Tout cela a si peu d'importance... Je lui ai signalé l'intérêt que Mme Leroy prenait à sa personne.

Mme DARLEMONT. — Joli métier ! D'ailleurs c'est

faux. Rose m'a dit que Mme Leroy n'avait d'yeux que pour vous.

PATRICE. — Eh bien ! Elle en sera pour ses frais.

Mme DARLEMONT, *soulagée.* — Ah ! j'aime mieux ça.

PATRICE. — Pourquoi ? Seriez-vous bégueule ? Ça ne vous va pas...

Mme DARLEMONT. — Non... Cela me gênerait que vous ayez une intrigue sous mon toit.

PATRICE. — Rassurez-vous. Telle n'était pas mon intention, ni sous votre toit ni ailleurs.

Mme DARLEMONT. — Tiens ! et pourquoi ?

PATRICE. — Parce que les femmes finissent toujours par se croire des droits, poser des questions et faire des histoires...

Rose entre en coup de vent.

ROSE. — Ah ! Madame est là ! Je cherche Madame partout. Madame va-t-elle enfin dîner ce soir ?

Mme DARLEMONT. — Je vais dîner, Rose, comme tous les soirs.

ROSE. — Comme tous les soirs ? Il est bientôt 9 heures...

Mme DARLEMONT. — Eh bien, mettons plus tard que les autres soirs... *(A Patrice :)* Vous ne voulez pas partager mon brouet ?

ROSE. — Il n'y a rien...

PATRICE. — Excusez-moi, je dois porter à mon camarade...

Mme DARLEMONT. — C'est vrai, j'avais oublié... Si une autre occasion se présente, frappez à ma porte.

ROSE. — Alors, je sers ?

Mme DARLEMONT. — Oui, je viens.

PATRICE. — Oserai-je frapper, même sans « occasion »... ?

Mme DARLEMONT. — J'en serai ravie... et vous le savez bien.

Elle sort, suivie de Rose assez étonnée. Patrice, tout seul, met la T. S. F. en marche et se bichonne.

PATRICE. — Eh bien ! Bonne journée : les peaux payées, la môme Monique occupée, Jean-Paul casé et la grand-mère dans le creux... Pourvu que ça dure...

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

Même décor qu'au tableau précédent. L'échelle double a disparu. Quelques améliorations dans le genre lampe et objets personnels ; des fleurs dans un vase sur la table.

CHANTAL. — Alors, il n'y a pas de thé aujourd'hui ?

PATRICE, *en civil.* — Mais si, il y a du thé, l'eau doit bouillir, je vais en faire tout de suite. *(Il sort de la bibliothèque une boîte de biscuits, deux tasses. Il prépare le tout sur un guéridon tout en parlant ; il va et vient entre la scène et le cabinet de toilette.)* Comment est la famille ?

CHANTAL. — Pire que jamais ! Maman m'a fait une scène hier parce que je sortais trop et que j'avais une mine de papier mâché.

PATRICE, *à la cantonade.* — Je ne trouve pas, je vous trouve très en forme. *(Il rentre.)* Papier mâché ? Elle est folle. J'aime bien cette robe.

CHANTAL. — Enfin ! Il est temps !

PATRICE. — Comment, temps ?

CHANTAL. — Depuis que je suis arrivée, vous ne vous êtes même pas aperçu que j'avais une robe neuve, faite pour les chaussures, s'il vous plaît...

Elle montre les chaussures en crocodile, visiblement fabriquées dans l'une des peaux vues au tableau précédent.

PATRICE. — Eh bien, vous avez dû le sentir passer mon cadeau ! En tout cas, très réussi l'ensemble.

CHANTAL. — Ce n'est pas pour dire, mais aujourd'hui il y a quelque chose qui cloche ; vous êtes absent, mon bon monsieur. A quoi pensez-vous ?

PATRICE. — A rien...

CHANTAL. — Et en dehors de ça ?

PATRICE. — A un tas de choses. Excusez-moi, c'est vrai, je suis un peu ailleurs.

CHANTAL. — Avec d'autres filles ?

PATRICE. — Idiote, va !...

CHANTAL. — Alors, qu'est-ce qui ne tourne pas rond ?

PATRICE. — Trop compliqué et trop ennuyeux... Parlons d'autre chose.

CHANTAL. — Je veux bien, mais ça ne sert à rien, car, même si nous parlons d'autre chose, vous continuerez à penser à ce qui ne tourne pas rond.

PATRICE, *riant.* — C'est vrai, il n'y a rien à faire. Eh bien, voilà, je suis fauché.

CHANTAL. — Fauché ? Tout le monde est fauché. On n'en meurt pas.

PATRICE. — Vous voyez ça en fille d'avoué qui peut se faire faire des robes assorties à ses chaussures...

CHANTAL. — Et l'argent des peaux ?

PATRICE. — Volatilisé. Il y a eu les étrennes...

CHANTAL. — Et les sorties avec Chantal...

PATRICE. — Ça, ça ne compte pas.

CHANTAL. — Je t'en fiche. Le cinéma par-ci, le théâtre par-là, les boîtes, les dîners... ça finit par chiffrer. Nous ne sortirons plus.

PATRICE. — Ta gueule, raseuse. Pas de morale ! J'ai pris une décision.

CHANTAL. — Laquelle ?

PATRICE. — Je vais changer de vie...

CHANTAL. — Ça veut dire ?

PATRICE. — Si l'affaire sur laquelle je suis en ce moment rate, comme il est probable...

CHANTAL. — Vous êtes sur une affaire ? Et vous n'en dites rien ?

PATRICE. — Par superstition. Oui, une affaire très importante de verre à vitres...

CHANTAL. — Ça a l'air d'une blague.

PATRICE. — C'est sérieux. Une municipalité étrangère et sinistrée, qui ne parvient pas à obtenir de verre à vitres par la voie normale, a chargé l'un de mes amis, un peu gangster sur les bords, de les lui procurer par voie anormale. Si ça rate, avec le peu qui me reste, j'achèterai une part de garage et je me collerai dans le cambouis.

CHANTAL. — Et les études ?

PATRICE. — Je les envoie bouler et je m'établis dans la mécanique.

CHANTAL. — Et la littérature ?

PATRICE. — Je ferai de la littérature de garagiste.

CHANTAL. — Pas si bête après tout ! Et vous avez un garage en vue ?

PATRICE. — Oui.

CHANTAL. — Où ça ?

PATRICE. — A Quimper.

CHANTAL. — Où ça ?

PATRICE. — Quimper-Corentin, chef-lieu du Finistère, qui partage avec Brive-la-Gaillarde et Landerneau le renom de ville burlesque (c'est dans le Guide Bleu). Jamais entendu parler de Quimper? D'où revenez-vous, ma petite, de Pontoise ?

CHANTAL. — Vous n'y pensez pas...

PATRICE. — Mais si, j'y pense.

CHANTAL. — Enfin, Patrice, vous êtes fou...

PATRICE. — Pourquoi ?

CHANTAL. — Vous n'allez pas vous enterrer à Quimper ?

PATRICE. — C'est une très jolie ville, très intéressante pour les amateurs de vieilles pierres, bâtie sur l'Odet.

CHANTAL. — C'est une blague.

PATRICE. — Je vous affirme qu'elles est bâtie sur l'Odet. Voulez-vous consulter le dictionnaire ?

CHANTAL. — Je me fiche de la rivière sur laquelle elle est bâtie. Patrice, vous ne pouvez pas faire ça.

PATRICE. — Pourquoi ? C'est mon pays. J'y ai ma parenté, un vieux château en ruine, et il faut que je gagne ma croûte. J'ai mangé ici, en quatre mois, la somme sur laquelle je comptais pour finir l'année, ça ne peut pas continuer. Je possède encore en Bretagne une ferme que ce chien de Jean-Paul veut m'acheter. Avec ce qu'il m'en donnera, je pourrai m'établir garagiste et envisager l'avenir sans angoisse.

CHANTAL. — Et si l'affaire des vitres réussit ?

PATRICE. — Je m'accorderai un sursis jusqu'à la fin de l'année scolaire.

CHANTAL. — Et cette affaire dépend de quoi ?

PATRICE. — Pour la réussir, il faut d'abord réunir des capitaux.

CHANTAL. — Et vous êtes là à siroter votre thé ? Mais bougez ! Patrice, courez chercher des capitaux ! ne restez pas comme une borne à perdre un temps précieux !...

PATRICE. — Du calme, jeune fille. Où croyez-vous que se trouvent les capitaux ? Dans un joli magasin, place de l'Opéra, avec enseigne lumineuse au néon ? J'ai un émissaire parti faire certaines démarches pour moi.

CHANTAL, *prise d'une idée subite.* — Et si je demandais à papa de m'avancer la somme nécessaire ?

PATRICE. — Pourquoi pas ? Il s'agit d'une bagatelle de 2 millions. Votre père serait certainement enchanté de me rendre ce petit service.

CHANTAL. — A vous, probablement pas. Mais à moi...

PATRICE. — Et pourquoi pas à moi ?

CHANTAL. — Parce que vous... vous êtes l'homme démoniaque qui tient grand-mère sous sa coupe, qui a réussi à la sortir des mites et de la tarlatane et à lui redonner un semblant de jeunesse. Pour un type comme papa, c'est un crime impardonnable... Si, pour comble, papa et maman savaient que nous nous voyons aussi souvent, ils vous enverraient sûrement un mauvais café...

PATRICE. — Chantal, ma chère, vous êtes révoltante !

CHANTAL. — Ça vous choque, pauvre affranchi à la manque ! Vous ne savez pas combien l'âme des bourgeois respectables est noire et remplie de fiel et de serpents !

PATRICE. — Oh ! si, je m'en doute. Comment ont-ils fait pour avoir une fille comme vous ?

CHANTAL. — Ils ont sans doute très compté que je leur ressemblerais...

PATRICE. — J'entends Jean-Paul qui rentre, il faut que je lui dise un mot. Excusez-moi une minute.

Il sort. Chantal reste seule et boit son thé. La porte s'ouvre et elle se trouve nez à nez avec sa grand-mère.

CHANTAL. — Oh ! grand-mère. Je ne te savais pas rentrée...

Mme DARLEMONT. — Et moi, je ne te savais pas ici. Patrice n'est pas là ?

CHANTAL. — Il est allé parler à Jean-Paul. Il revient. Assieds-toi, grand-mère. *(Elle lui avance un fauteuil.)* Tu vas bien ?

Mme DARLEMONT, *visiblement plus jeune de tableau en tableau et portant les mêmes souliers que Chantal.* — Pas mal, ma petite, pas mal, quoiqu'un peu ennuyée par toutes ces questions d'impôt. Je sors de chez ton père...

CHANTAL. — Comment était papa ?

Mme DARLEMONT. — Plus incompréhensif et buté que jamais. A croire qu'il a une éponge à la place du cerveau.

CHANTAL. — Grand-mère ?

Mme DARLEMONT. — Oui.

CHANTAL. — Sais-tu que Patrice veut s'en aller ?

Mme DARLEMONT. — Quoi ?

CHANTAL. — Oui, il veut s'en aller parce qu'il n'a plus d'argent.

Mme DARLEMONT. — Il est fou... Et où veut-il aller ?

CHANTAL. — A Quimper, où on lui propose un garage.

Mme DARLEMONT. — C'est impossible !

CHANTAL. — C'est bien mon avis. Il m'a dit que s'il ratait une certaine affaire de vitres il vendrait sa dernière ferme pour acheter ce garage.

Mme DARLEMONT. — Et s'il réussit l'affaire des vitres ?

CHANTAL. — Il restera au moins jusqu'à l'été.

Mme DARLEMONT. — Oh ! mon Dieu, mon Dieu !

CHANTAL. — Quoi, grand-mère ?

Mme DARLEMONT. — Je ne peux pas t'expliquer. Un garage ? Il est fou. Comment ne m'en a-t-il pas parlé ? C'est ridicule ! Garagiste ! Un garçon comme lui, garagiste ! Chantal, ma fille, il ne faut pas qu'il parte.

CHANTAL. — Mais, grand-mère, comment l'en empêcher ?

Mme DARLEMONT. — Trouve un moyen, que diable ! Rends-le amoureux de toi... A ton âge, ça ne doit pas être difficile...

CHANTAL. — Je ne demanderais pas mieux, je t'assure.

Mme DARLEMONT. — Allons bon, il ne manquait plus que ça !

CHANTAL. — Mais, grand-mère, pourquoi es-tu aussi agitée ?

Mme DARLEMONT. — Tu ne peux pas comprendre. Tu es sûre que si son affaire de vitres ne se fait pas il s'en ira ?

CHANTAL. — Il me l'a dit.

Mme DARLEMONT. — Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !...

CHANTAL. — Ne pourrait-on lui trouver une situation ici, un autre garage, par exemple ?

Mme DARLEMONT. — Ce n'est pas moi, à mon âge, qui peux... lui trouver ça. Mais toi, ma petite, qui sors beaucoup, qui vois beaucoup de gens, cela devrait être facile pour toi...

CHANTAL. — Si seulement je pouvais en parler à papa...

Mme DARLEMONT. — Pourquoi ne lui en parles-tu pas ?

CHANTAL. — Grand-mère, tu ne te rends pas compte de la situation. Papa et maman détestent Patrice.

Mme DARLEMONT. — Pourquoi ? Parce qu'il te fait la cour ?

CHANTAL. — Mais non, grand-mère, il ne me fait pas la cour.

Mme DARLEMONT. — S'il ne te fait pas la cour, pourquoi es-tu tout le temps fourrée ici ?

CHANTAL. — Tu me le reproches ?

Mme DARLEMONT. — Non, bien sûr, mais je le croyais au moins ton flirt. *(Reprenant peu à peu son sang-froid.)* C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles cela m'ennuyait de le voir partir. S'il ne te fait pas la cour...

CHANTAL. — Mais, grand-mère, actuellement les garçons ne font plus la cour aux filles, ce serait plutôt le contraire...

Mme DARLEMONT. — Ça, vous l'aurez voulu ! Comment veux-tu faire la cour à quelqu'un qui vote ?

CHANTAL. — Dans les autres pays...

Mme DARLEMONT. — Ouais, on m'a déjà raconté ça. En attendant, depuis que les Françaises votent, font la guerre et se mêlent de politique, les hommes ne les regardent plus...

CHANTAL. — Si, mais pas de la même façon. Tout ça est très compliqué. Tout est changé depuis la guerre.

Mme DARLEMONT. — Etes-vous encore chargées de faire les enfants ? Enfin, si Patrice ne te fait pas la cour, pourquoi tes parents l'ont-ils pris en grippe ? Ils ne le connaissent pas...

CHANTAL. — Ils connaissent son existence. Pour eux, il est l'ennemi public numéro 1.

Mme DARLEMONT. — Pourquoi ?

CHANTAL. — A cause de toi.

Mme DARLEMONT. — A cause de moi ? Tu déraisonnes, mon enfant. Qu'est-ce que tu veux insinuer ?

CHANTAL. — Je n'insinue rien, grand-mère. Tu me poses des questions, j'y réponds.

Mme DARLEMONT. — Mais que lui reprochent-ils ?

CHANTAL. — De te manœuvrer. Ils sont convaincus que c'est un aventurier sans scrupules qui s'est glissé dans ton appartement et dans ton cœur pour t'embobiner ; ils ne parlent que du procès en captation d'héritage qu'ils lui feraient le jour où... enfin...

Mme DARLEMONT. — Où je serai morte ? Charmant ! Continue.

CHANTAL. — C'est tout. Mais ça suffit pour que je ne me risque pas à leur demander une situation pour lui...

Mme DARLEMONT. — Evidemment. Et moi, pauvre idiote, qui ai été parler à ton père... Je comprends maintenant certaines menaces bizarres... Enfin, il n'est peut-être pas trop tard pour tout arranger. Apporte-moi le téléphone. *(Chantal passe dans la pièce à côté et revient avec le téléphone. Mme Darlemont met ses lunettes et fait un numéro.)* « Allô, c'est vous, monsieur Lucas ? Ici Mme Darlemont. Dites-moi, cette offre que vous m'avez faite la semaine dernière est-elle sérieuse ?... Deux et demi ? C'est un peu juste. Je pensais que vous obtiendriez deux huit !... Non, à moins de deux sept, je ne me déciderai certainement pas à me séparer de cette tapisserie. Faites un effort, monsieur Lucas. Il me faut la réponse ce soir, j'ai moi-même une réponse à donner. Oui, deux sept, pas un sou de moins... A tout à l'heure, monsieur Lucas. »

Elle raccroche le téléphone.

CHANTAL. — Tu vas laver la tapisserie ?

Mme DARLEMONT. — Tais-toi, malheureuse, si jamais tu me trahis !...

CHANTAL. — Mais si l'affaire des vitres réussit, tu pourras la racheter.

Mme DARLEMONT. — Tiens, c'est une idée, je n'y avais pas pensé.

CHANTAL. — Voilà Patrice qui revient. Je m'en vais. Ne fais pas allusion à ce que je t'ai dit.

Mme DARLEMONT. — Si tu parles de la tapisserie à ton père, je me vengerai en répétant à Patrice ce que tu m'as raconté et en y ajoutant tout ce que tu ne m'as pas raconté...

CHANTAL. — Oh ! grand-mère !...

Patrice entre.

Mme DARLEMONT. — J'ai envahi votre appartement.

PATRICE. — Vous êtes chez vous. Voulez-vous une tasse de thé ?

Mme DARLEMONT. — Merci, il est trop tard.

CHANTAL. — Grand-mère, je vais te quitter.

Mme DARLEMONT. — Tu rentres chez toi ?

CHANTAL. — Oui, grand-mère.

Mme DARLEMONT. — Alors, ouvre les yeux et les oreilles et ferme ton bec.

CHANTAL. — Bien, grand-mère.

Mme DARLEMONT. — Dans l'ensemble, tu es une assez bonne petite fille. Je t'ai méconnue jusqu'ici.

CHANTAL. — C'est peut-être parce que nous n'avions pas eu l'occasion de faire connaissance...

Mme DARLEMONT. — Et aussi parce que nous n'avions pas d'intérêts communs...

PATRICE. — Et maintenant, qu'y a-t-il de changé ?

Mme DARLEMONT. — Eh bien, Chantal est devenue une grande fille, et moi, il paraît que je rajeunis. Dans une vingtaine d'années, nous serons de la même génération...

CHANTAL. — Au revoir, grand-mère...

Mme DARLEMONT. — Au revoir, mon enfant. Patrice, raccompagnez-la.

PATRICE. — Avec plaisir.

Ils sortent. Pendant l'absence de Patrice, Mme Darlemont, visiblement nerveuse, tapote des doigts sur une table et tripote les objets qui lui tombent sous la main. Elle parle seule.

Mme DARLEMONT. — Quimper ? Il est fou ! Et cette petite ! Comme elle a changé ! En serait-elle

amoureuse ? J'espère bien que non ! Tout ça est trop compliqué pour ma vieille cervelle. Du calme, sérions les questions.

Patrice rentre.

PATRICE. — Alors ?

Mme DARLEMONT. — Alors, c'est raté...

PATRICE. — Evidemment ! A sa place j'en aurais fait autant. Si vous m'aviez écouté...

Mme DARLEMONT. — Je me suis pourtant crue très maligne. J'y ai été sous prétexte de lui parler de mes impôts qu'il m'est impossible de payer. Il s'est mis dans une colère rituelle, disant que je dépensais le triple de l'année dernière et que je finirais mes jours sur la paille. Alors j'ai suggéré que j'avais un moyen non seulement de m'acquitter envers le percepteur, mais encore de réaliser un joli bénéfice. Il m'a fait raconter en détail ma petite histoire, ou plutôt la vôtre, et il semblait tellement étonné de ma proposition que j'ai cru qu'il allait l'accepter. Malheureusement il s'est repris assez vite. Je dois avouer qu'alors j'ai fait une sottise. Pour achever de le convaincre, je l'ai mis au courant de l'affaire des peaux. Lorsqu'il a su que cette transaction m'avait rapporté 80.000 francs qui s'étaient volatilisés en nourriture, pertes au bridge et futilités diverses, j'ai cru qu'il allait avoir une attaque. Il m'a déclaré que, lui vivant, jamais il ne me laisserait risquer mes deniers dans une affaire aussi dangereuse. Tout cela entrelardé de leçons sur ce qu'on peut faire et ne pas faire lorsqu'on est une Darlemont et de remarques défavorables sur mon entourage actuel. J'ai rétorqué que j'étais majeure, libre de disposer de ma fortune et de choisir mes amis. Le ton s'est haussé et des menaces de conseil judiciaire ont fait suite aux discours patelins et moralisateurs. Et, pour finir, nous nous sommes fort mal quittés...

PATRICE. — Une fois de plus ! Il doit m'en vouloir à mort...

Mme DARLEMONT. — J'avais cru être très fine en ne parlant pas de vous. Mais il doit tout de même avoir une arrière-pensée, car il m'a dit : « Préviens tes locataires que la loi, qui permet beaucoup de choses, n'autorise cependant pas les escrocs à dépouiller une famille honnête par des moyens aussi puérils que ceux qu'on te propose... »

PATRICE. — Et allez donc !... Notez bien que j'avais prévu...

Mme DARLEMONT. — Vous êtes beaucoup plus psychologue que moi. Je pensais que l'appât du gain aurait raison de ses préjugés.

PATRICE. — Peut-être, si le gain avait été pour lui-même. Mais ce n'était pas ça... Enfin, parlons d'autre chose...

Mme DARLEMONT. — Dites-moi, Patrice, ce que Chantal m'a dit est-il vrai ?

PATRICE. — Quoi donc ?

Mme DARLEMONT. — Que vous songiez à quitter Paris.

PATRICE. — Oui.

Mme DARLEMONT. — Mais c'est de la folie.

PATRICE. — Ma bonne dame, ma chère bonne dame... vous savez aussi bien que moi que c'est la seule solution raisonnable...

Mme DARLEMONT. — Vous enterrer en province ? Patrice, vous détestiez cette idée.

PATRICE. — Je la déteste moins depuis que j'ai vécu à Paris.

Mme DARLEMONT. — Charmant pour nous !

PATRICE. — Si je n'avais pas eu la chance de tomber chez vous, je crois que je serais déjà reparti depuis longtemps pour ma Bretagne. Vous n'imaginez pas combien tout ici est compliqué pour un jeune homme sans fortune et sans appui. Il faut que je trouve une situation...

Mme DARLEMONT. — Pourquoi ne pas chercher à gagner votre vie ici ?

PATRICE. — Comment ? Je ne sais rien faire d'autre que la guerre. Or le métier est discrédité momentanément. En Bretagne, je suis au moins honorablement connu...

Mme DARLEMONT. — Et la littérature ?

PATRICE. — Je repenserai à la littérature dès que la matérielle sera assurée.

Mme DARLEMONT. — Patrice, il faut trouver quelque chose, je ne peux pas imaginer cette maison sans vous.

PATRICE. — Vous êtes bien bonne. Votre affection me touche infiniment. Que faire ?

Mme DARLEMONT. — Vous pourriez commencer par ne pas me payer votre pension ?

PATRICE. — Pour donner raison à votre fils ? Non.

Mme DARLEMONT. — Vous rendez-vous compte de ce que sera mon existence après votre départ ?

PATRICE. — Elle sera ce qu'elle a toujours été : une gentille et digne existence de vieille dame ; vous me remplacerez avantageusement par un locataire moins indiscret, qui ne fera pas marcher la T. S. F. du matin au soir, qui n'accrochera pas des toiles cubistes au-dessus de vos cheminées, qui ne laissera pas traîner des pipes et des revolvers sur vos meubles, et vous serez beaucoup plus tranquille...

Mme DARLEMONT, *avec des larmes dans la voix.* — Patrice, vous ne m'aimez donc pas ?

PATRICE, *ému.* — Quelle sottise ! Vous êtes un des seuls êtres auxquels je tienne sur terre. Si vous croyez que ce ne sera pas un arrachement pour moi aussi...

Entre Rose.

ROSE. — M. Lucas demande Madame.

Mme DARLEMONT. — Il est là ?

ROSE. — Oui.

Mme DARLEMONT. — Faites-le entrer dans mon boudoir. Je viens. *(Rose sort.)* A tout à l'heure.

PATRICE, *décroche le récepteur et fait un numéro.* — « C'est toi, Calvet ? Ici, Ploërmel. Dis donc, je suis consterné, mais il n'y a rien à faire. Quoi ? Par qui dis-tu que cela a été réalisé ? Par Saint-Gobin. N... de D..., ça c'est raide ! Et à quelle heure t'a-t-on téléphoné ? Et on t'a apporté le bulletin de commande ? Et ton fric ? J'en suis syncopé. Quand les gens respectables jouent aux gangsters, ils sont imbattables. Adieu les verres à vitres... Tant pis, je reste sur le carreau, c'est le cas de le dire. Au revoir, vieux. » *(Il raccroche. Il s'assied et bourre une pipe en silence.)* Ah ! les salauds !... Enfin, le coup est régulier...

Irruption de Mme Darlemont, un papier à la main, l'air ravi.

Mme DARLEMONT. — Patrice, regardez ce que je vous apporte.

Elle lui tend le papier, qu'il regarde.

PATRICE. — Qu'est-ce que c'est ?

Mme DARLEMONT. — Vous ne savez pas lire ? Un chèque de 2 millions 700.000 francs au porteur. Et le porteur, c'est moi, c'est vous, c'est qui nous voudrons pour réaliser l'affaire des vitres.

PATRICE. — D'où vient ce chèque ?

Mme DARLEMONT. — De Lucas, l'antiquaire qui m'a acheté ma tapisserie.

PATRICE. — Lucas, mais il faut le rattraper, Lucas, et le lui rendre, son chèque,

Mme DARLEMONT. — Vous êtes fou ! J'ai eu assez de mal à l'obtenir !

PATRICE. — Si, il le faut !

Il sort en grande hâte, en emportant le chèque.

Mme DARLEMONT. — Patrice, je vous défends ! *(Elle tombe assise.)* Ce garçon me tuera. Il est assommant avec sa délicatesse. Lucas va me prendre pour une folle. Quand je pense que Roger le prend pour un aventurier, il pourrait en recevoir des leçons...

PATRICE, *rentrant, le chèque à la main.* — Sa voiture démarrait. Vous lui téléphonerez d'ici quelques instants.

Mme DARLEMONT. — Patrice, calmez-vous et écoutez-moi. Pourquoi vouloir à toute force annuler cette vente ? Si j'avais obtenu l'argent de mon fils, vous étiez disposé à effectuer la transaction, et maintenant...

PATRICE. — Maintenant c'est inutile, l'affaire des vitres est ratée.

Mme DARLEMONT. — Comment, ratée ?

PATRICE. — Elle a été faite par quelqu'un d'autre et nous n'avons plus rien à y voir.

Mme DARLEMONT. — Votre ami en avait donc parlé à plusieurs personnes ?

PATRICE. — Sûrement pas.

Mme DARLEMONT. — Alors ?

PATRICE. — Il y a eu des indiscrétions.

Mme DARLEMONT. — Des indiscrétions ? Depuis ce matin ? C'est rapide ! On vous a raconté des histoires pour vous empêcher de courir votre chance.

PATRICE. — Peut-être... En tout cas, c'est raté. Vous pouvez téléphoner à Lucas et reprendre votre tapisserie.

Mme DARLEMONT. — Comment l'avez-vous su ?

PATRICE. — J'ai téléphoné à mon copain pendant que vous étiez avec Lucas.

Mme DARLEMONT. — Que vous a-t-il dit ?

PATRICE. — Que la commande avait été acceptée cet après-midi, moyennant un gros dessous de table, par un certain Desloges, chef de fabrication de Saint-Gobain.

Mme DARLEMONT. — Desloges ? Mais c'est un ami de Roger... Vous ne pensez pas que Roger ait pu se substituer à vous...?

PATRICE, *fermé.* — Je ne sais rien.

Mme DARLEMONT. — Vous mentez. Vous voulez me ménager. Est-ce vraiment Roger ?

PATRICE. — Je ne sais rien d'autre que ce que je vous ai dit.

Mme DARLEMONT. — Le monstre. Il me le paiera !

PATRICE. — Vous voyez qu'il n'y a plus qu'à rattraper la tapisserie.

Mme DARLEMONT. — Rattraper la tapisserie ? J'aimerais mieux jeter ce chèque au feu. Je vais le toucher demain, ce chèque ; et je boirai l'argent et je le dilapiderai avec vous : nous irons faire une croisière ; nous irons jouer à Monte-Carlo ; vous entretiendrez des danseuses ; nous achèterons un yacht; nous distribuerons l'argent aux pauvres; enfin, n'importe quoi plutôt que de m'incliner...

PATRICE. — Calmez-vous. Votre fils a sans doute cru bien faire... Cette affaire n'étant pas de tout repos, il s'est cru autorisé...

Mme DARLEMONT. — Et vous ?

PATRICE. — Moi, je suis un jeune homme peu intéressant, ayant fourni un tuyau intéressant. C'est banal et quotidien, ça ne vaut ni d'en faire un plat ni de vous en rendre malade...

Mme DARLEMONT. — Je savais Roger débrouillard, mais de là à l'imaginer malhonnête... Mon Dieu ! si mon pauvre mari si loyal, si régulier en affaires, avait eu connaissance de semblables indélicatesses, il l'aurait déshérité ! Je suis indignée...

PATRICE. — Il n'y a pas de quoi s'indigner !

Mme DARLEMONT. — Osez dire qu'à la place de Roger vous auriez agi de la même façon ?

PATRICE. — Oh ! moi, je ne suis pas homme de loi, je n'ai pas à protéger ma mère contre les manœuvres occultes d'un jeune aventurier ; je n'ai ni étude d'avoué ni fortune à défendre.

Mme DARLEMONT. — Vous n'avez que vous-même à défendre, mon pauvre enfant. Heureusement je suis là. Ah ! Roger a voulu me rouler ? Eh bien, on verra qui de nous deux est le plus malin, le plus retors et le plus têtu... On me croyait déjà morte ? Je ne me suis jamais sentie plus vivante... D'abord, vous allez me laisser vous dédommager. Je vais vous donner ce qui aurait été votre part dans l'affaire.

PATRICE, *sèchement.* — Ça, n'y comptez pas, jamais. Je considère cette histoire comme enterrée. Je ne veux plus en entendre parler.

Mme DARLEMONT. — Ne dites pas de bêtises. A défaut de bénéfices que nous n'avons pas faits, nous pouvons au moins envisager de monter une affaire ensemble avec l'argent de la tapisserie. Je fournirai le capital, vous le travail. Vous aurez une situation, et moi j'embêterai Roger...

PATRICE. — Mais quelle affaire ?

Mme DARLEMONT. — Je ne sais pas.

PATRICE. — N'oubliez pas que je n'ai aucune compétence et vous non plus. Nous allons nous faire rouler ou exploiter... Si vous achetez un commerce, on vous demandera d'où viennent les fonds, vous serez obligée de déclarer la vente de votre tapisserie ; et alors, en avant le rappel d'impôt de solidarité, l'impôt sur l'enrichissement, l'impôt sur les bénéfices..., etc. Non, le plus sage est de rattraper la tapisserie...

Mme DARLEMONT. — A mon tour de dire : n'y comptez pas, jamais. Vous ne savez pas à quel point je peux être vindicative, et jamais je ne pardonnerai à Roger...

PATRICE. — Allons... Voyons...

Mme DARLEMONT. — Patrice, je suis sérieuse, je n'ai jamais été aussi sérieuse depuis la mort de mon mari : je suis décidée à utiliser cet argent pour vous permettre de démarrer dans la vie ; ce n'est pas un cadeau, c'est un placement. Réfléchissez-y, nous en reparlerons demain.

PATRICE. — C'est tout réfléchi. Si vraiment vous êtes décidée à me commanditer, je vais partir ce

soir pour Quimper examiner cette proposition de garage...

Mme Darlemont. — Quimper, c'est bien loin...

Patrice. — Voulez-vous réellement me commanditer, ou voulez-vous seulement attacher à votre personne une manière de bouffon, de secrétaire pique-assiette ?

Mme Darlemont. — Comme vous êtes dur, mon cher enfant...

Patrice. — Si nous devons nous associer, il faudra me prendre tel que je suis : mauvais caractère, mauvais coucheur...

Mme Darlemont. — Et mélomane... C'est entendu, j'accepte le tout, y compris la T. S. F.... Je vais aller me coucher sans dîner. Ces émotions m'ont épuisée ; mais, avant, je vais me payer un petit ragoût de vengeance. *(Elle prend le téléphone et fait un numéro.)* « Allô, c'est toi, Chantal ?... Dis-moi, mon enfant, tu peux raconter à ton père, comme si tu l'avais découvert à mon insu, que pour payer mes impôts j'ai dû vendre la tapisserie. A mon insu, n'est-ce pas ? Au revoir, chérie. » *(Elle raccroche.)* Maintenant, c'est lui qui ne dormira pas cette nuit.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Même décor, mais plus impersonnel ; on sent que Patrice n'est pas là.

Rose. — Entre une minute avec moi. Ta grand-mère ne va pas tarder. J'ai du travail.

Chantal. — Qu'est-ce que tu fais ?

Rose. — Tu vois, je range.

Elle remet des journaux sur les abat-jour.

Chantal. — Tu ranges comme si Patrice ne devait jamais revenir...

Rose. — Si tu veux mon avis, il ne reviendra pas.

Chantal. — Oh ! tout de même, tel que je le connais.

Rose. — Ce n'est pas parce que tu es sortie quelquefois avec lui cet hiver que tu le connais...

Chantal. — Et toi ?

Rose. — Moi ? Quand on a vécu sous le même toit qu'un garçon pendant quatre mois, qu'on a fait sa chambre tous les matins, rangé ses affaires et raccommodé ses caleçons, on commence à savoir de quoi il retourne...

Chantal. — Crois-tu qu'il ait eu des maîtresses ?

Rose. — Il y a des chances. Deux ou trois femmes lui téléphonaient très souvent.

Chantal. — Tu ne me l'as jamais dit.

Rose. — Ça ne te regardait pas.

Chantal. — Ça m'intéressait...

Rose. — Tiens, tiens...

Chantal. — Et grand-mère, qu'en dit-elle ?

Rose. — Rien, elle est désespérée.

Chantal. — Désespérée ?

Rose. — Depuis son départ elle a vieilli de dix ans. C'est à n'y rien comprendre...

Chantal. — Au fond, grand-mère n'a pas été gâtée par ses enfants. Depuis la mort de grand-père elle est très seule. Patrice, qui est orphelin, a trouvé en elle une manière de famille, et elle s'est attachée à lui. Il m'a raconté qu'il leur arrivait souvent de bavarder jusqu'à 2 ou 3 heures du matin...

Rose. — Tu rêves...

Chantal. — Pas du tout... Patrice lui lisait ce qu'il écrivait...

Rose. — C'est pas possible. Je m'en serais aperçue.

Chantal. — En dépit de ta curiosité et de ton indiscrétion, beaucoup de choses t'échappent dans la maison. Ainsi, tu ne parais pas t'être aperçue du flirt existant entre Jean-Paul et ta chère Monique Leroy.

Rose. — Là, tu te trompes. Je m'en suis aperçue, et même que ces deux-là... enfin, je m'entends... Et ça, sous mon nez, dans la chambre à côté de la mienne...

Chantal. — Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Rose. — Je trouve ça... choquant. Si encore c'était avec des idées de mariage...

Chantal. — Enfin, Rose, il n'y a pas que le mariage.

Rose. — Ce que tu peux être dévergondée ! Dis-toi bien que pour les femmes raisonnables il n'y a que le mariage. En dehors du mariage...

Chantal. — Crois-tu que grand-mère ait eu des amants ?

Rose. — Des amants ? Tu es folle ! Ta grand-mère a eu ses défauts, mais pas d'amants.

Chantal. — Était-elle amoureuse de grand-père ?

Rose. — Je ne sais pas, moi, où vas-tu chercher ça ? Remarque que, dans son temps, elle a été très courtisée. Mais en tout bien tout honneur. Avant la guerre de 14...

Chantal. — Les femmes n'avaient pas d'amants ? Tu te fiches de moi ? Enfin, es-tu certaine qu'elle n'a jamais eu d'amants ?

Rose. — Certaine.

Chantal. — Eh bien, cela explique son sentiment pour Patrice : c'est du refoulement.

Rose. — Du quoi ? *(On sonne deux coups.)* Tiens, voilà ta grand-mère qui rentre.

Elle sort vers l'antichambre, laissant la porte ouverte. Mme Darlemont est en effet très vieillie, semblable à ce qu'elle était au premier tableau, avec de la tristesse en plus.

Mme Darlemont. — Ah ! tu es là, mon enfant ? Je suis en retard. Mon dentiste est un homme très inexact.

Chantal. — Comment vas-tu, grand-mère ?

Mme Darlemont. — Je me traîne, j'ai de nouveau mal à la jambe et je dors si mal.

Chantal. — As-tu vu ton médecin ?

Mme Darlemont. — Pourquoi faire ? Il m'or-

donnera des médicaments ruineux et inefficaces. Contre l'âge, mon enfant, il n'y a pas de remèdes...

CHANTAL. — Tu allais si bien au début de l'hiver.

Mme DARLEMONT. — Oui, au début de l'hiver, mais c'est loin.

CHANTAL. — Toujours rien de Patrice ?

Mme DARLEMONT. — Non, rien. Jean-Paul non plus n'a rien reçu de lui. Trois semaines depuis son départ, et pas un mot. C'est incompréhensible ; il y a des nuits où je rêve qu'il est mort...

CHANTAL. — Oh ! grand-mère, c'est épouvantable ! Est-ce que les rêves se réalisent ?

Mme DARLEMONT. — Je ne sais pas. Le pire est que je me reproche de l'avoir fait partir... car au fond, c'est à cause de moi qu'il est parti. Pour voir si je pourrais acheter ce fameux garage avec l'argent de la tapisserie ...

CHANTAL. — C'est pour placer ton argent qu'il est parti ? Moi qui croyais que tu l'empêcherais coûte que coûte de quitter Paris...

Mme DARLEMONT. — Ça c'est arrangé comme ça...

CHANTAL. — Pour l'argent, naturellement ! Ce qui importait, c'était l'argent. Et je te jugeais différente de papa ! Tu es bien sa digne mère !

Mme DARLEMONT. — Chantal, mon enfant !...

CHANTAL. — Il n'y a pas de : « Chantal, mon enfant ! » Comment, je te préviens qu'il veut partir ; tu parais décidée à tenter l'impossible pour le retenir. Tout ce que tu trouves, c'est de l'envoyer à Quimper acheter un garage avec ton argent, pour que ton argent ne reste pas improductif, pour que ton argent puisse fructifier ! Ah ! quelle famille ! S'il partait, il était évident qu'il ne reviendrait pas...

Mme DARLEMONT. — Pourquoi ?

CHANTAL. — Parce qu'il a dû être repris par toutes ses habitudes d'enfance, retrouver des vieilles tantes et des vieilles cousines qui se sont cramponnées à ses basques ; et des jeunes aussi, sans doute... Dans le lot, il y en a même peut-être de jolies...

Mme DARLEMONT. — Chantal, serais-tu amoureuse de Patrice ?

CHANTAL. — Moi, amoureuse de lui ? Quelle idée saugrenue !

Mme DARLEMONT. — Ah ! j'aime mieux ça. Alors, que t'importe qu'il revienne ou qu'il ne revienne pas ?

CHANTAL. — C'est pour toi, parce que tu étais mieux portante, et mieux disposée lorsqu'il était ici. Uniquement pour toi.

Mme DARLEMONT. — Quelle excellente petite-fille ! *(On sonne deux coups.)* Tiens, deux coups ! C'est quelqu'un de chez toi ?

CHANTAL. — Papa, peut-être...

Mme DARLEMONT. — Je ne l'ai pas revu depuis le lendemain du départ de Patrice, jour où je me suis payé le luxe de lui dire ma façon de penser...

CHANTAL. — Ta façon de penser ?...

Mme DARLEMONT. — Oui, à propos d'une affaire...

Entre Rose.

ROSE. — C'est M. Roger...

CHANTAL. — Je préfère l'éviter. *(Elle va dans le boudoir de Mme Darlemont. Au moment de franchir la porte :)* Tu me rappelleras dès qu'il sera parti.

ROSE. — Alors, qu'est-ce que je fais ?

A ce moment entre Roger qui, visiblement, s'impatiente dans l'entrée.

ROGER, *faussement désinvolte.* — Depuis quand me fait-on faire antichambre ici ?

Mme DARLEMONT. — Je n'ai peut-être aucune envie de te recevoir...

Rose sort.

ROGER. — Voyons, maman, cette plaisanterie a assez duré... voici près de trois semaines que je ne t'ai vue... Tu m'en veux beaucoup pour cette bagatelle ?

Mme DARLEMONT. — Bagatelle est savoureux. Ne remettons pas la question sur le tapis. Je t'ai dit ce que je pensais de toi. Je n'ai malheureusement pas eu l'occasion de changer d'opinion depuis...

ROGER. — Et si je t'offrais cette occasion...

Mme DARLEMONT. — Ah ! Il y a une occasion ? J'écoute.

ROGER. — Tu tiens beaucoup à me recevoir dans cette pièce *(il la regarde)* plutôt inhospitalière ?

Mme DARLEMONT *s'installant.* — Oui, j'y tiens. Ce décor m'encourage au courage... et j'en ai besoin pour te supproter. Allez ! Vas-y !

ROGER. — Voilà ! D'abord, je voulais te dire que j'ai fait créditer ton compte de la somme qui te revenait normalement sur l'affaire des vitres...

Mme DARLEMONT. — Ah ! ça, mon enfant, c'est parfaitement inutile. Je ne veux pas de cet argent.

ROGER. — Mais il te revient d'office...

Mme DARLEMONT. — C'est de l'argent volé. Je n'en veux pas. Garde pour toi le produit intégral de tes indélicatesses.

ROGER. — Mais c'est ridicule...

Mme DARLEMONT. — Ridicule ou pas, c'est comme ça. Si tu tiens à avoir un geste, tu t'arrangeras avec M. Ploërmel lorsqu'il sera de retour...

ROGER. — Il n'est toujours pas rentré ?

Mme DARLEMONT. — Non, comme tu vois.

ROGER. — Cela ne te paraît pas extraordinaire, cette absence prolongée ?

Mme DARLEMONT. — En somme, qu'est-ce que tu es venu faire ? Me proposer une commission dont je ne veux pas, ou me parler de M. Ploërmel ?

ROGER. — Ni l'un ni l'autre. Je suis venu te voir, te dire que notre différend me chagrinait, et aussi te proposer une affaire...

Mme DARLEMONT. — Ah !...

ROGER. — Je sais que tu as des embarras d'argent, puisque tu voulais en gagner pour payer le fisc. Je sais aussi que tu as des capitaux, puisque tu as vendu la tapisserie...

Mme DARLEMONT. — Nous y voilà...

ROGER. — Bien loin de moi l'idée de te reprocher cette folie... cette tapisserie t'appartenait, tu en as disposé inconsidérément, mais librement... cela ne me regarde pas.

Mme DARLEMONT. — Cela ne te regarde pas, mais tu ne peux pas t'empêcher d'en parler.

ROGER. — Evidemment, il m'est très pénible de penser que, par suite d'une discussion regrettable, ma propre mère s'est séparée d'une pièce unique, véritable relique de famille, et garde, Dieu sait où, des francs, en un moment où notre monnaie est si instable et où l'argent n'a jamais mieux travaillé.

Mme DARLEMONT. — Il faut bien admettre que

chez toi le sentiment de la famille l'emporte sur le civisme...

ROGER. — On a toujours le droit de bien employer son capital... C'est même un devoir...

Mme DARLEMONT, *avec lassitude.* — Bon, bon, je t'écoute.

ROGER. — Puisque tu as des liquidités, je viens te proposer un remploi qui m'a paru intéressant. Il s'agit d'une thonaire.

Mme DARLEMONT. — Une quoi ?

ROGER. — Une thonaire : un endroit où l'on pêche et où l'on prépare le thon. C'est un bien allemand situé en Tunisie, au cap Bon, actuellement sous gérance des Domaines. Comme je suis très bien avec un fonctionnaire des Domaines à qui j'ai rendu un service, je crois qu'on pourrait l'avoir pour une bouchée de pain.

Mme DARLEMONT. — Pourquoi ne l'achètes-tu pas toi-même ?

ROGER. — Je voulais te proposer de l'acheter avec moi...

Mme DARLEMONT. — Pour récupérer les fonds de la tapisserie...?

ROGER. — Mais non, pour bien placer ton argent en évitant les droits de succession...

Mme DARLEMONT. — Et il s'agit de combien ?

ROGER. — L'affaire globale va chercher dans les 5 millions, nous y mettrions chacun la moitié... Cela rapporte entre 30 et 40 %.

Mme DARLEMONT. — Je ne vois vraiment pas ce que j'irais faire dans cette thonaire...

ROGER. — Réfléchis. C'est une affaire sensationnelle. Elle vaut au moins 20 millions.

Mme DARLEMONT. — Alors, comment peux-tu l'avoir pour 5 ?

ROGER. — Et le fonctionnaire à qui j'ai rendu service ?

Mme DARLEMONT. — J'avais oublié ce détail... je ne m'habituerai décidément jamais.

ROGER. — On s'y fait très bien. Tu verras... Je voudrais que tu oublies notre différend et que tu me rendes ta confiance... Je n'ai pas de mère de rechange...

Mme DARLEMONT. — Tu aurais dû y penser plus tôt... j'aimerais avoir un fils de rechange, cela me permettrait d'être plus stricte avec toi.

Il l'embrasse.

ROGER. — A bientôt, et réfléchis à ma proposition.

Il sort. Entre Chantal.

CHANTAL. — Ouf ! qu'est-ce qu'il voulait ?

Mme DARLEMONT. — Se raccommoder avec moi, et naturellement me proposer une affaire.

CHANTAL. — Sans doute se raccommoder avec toi *pour* te proposer une affaire.

Mme DARLEMONT. — Peut-être.

CHANTAL. — Quelle affaire ? si ce n'est pas indiscret ?...

Mme DARLEMONT. — Une thonaire en Tunisie.

CHANTAL. — Ah ! j'y suis...

Mme DARLEMONT. — Quoi ?

CHANTAL. — C'est une cascade de combines : une vraie affaire genre papa, dont le but final est de me faire épouser le jeune Vergneau.

Mme DARLEMONT. — Il te plaît ce Vergneau ?

CHANTAL. — Pas le moins du monde.

Mme DARLEMONT. — Pourquoi ne leur dis-tu pas la vérité ?

CHANTAL. — Pour gagner du temps... *(Un temps.)* Dis donc, grand-mère ?

Mme DARLEMONT. — Quoi ?

CHANTAL. — Ça aurait peut-être fait l'affaire de Patrice ?

Mme DARLEMONT. — Quoi ?

CHANTAL. — La thonaire.

Mme DARLEMONT. — Tu es folle, c'est encore plus loin que Quimper.

CHANTAL. — Oui, mais c'est dans un beau pays... et chaud...

Mme DARLEMONT. — Tu déraisonnes, mon enfant... Ton imagination trotte, trotte... D'ailleurs, comme il ne reviendra sans doute jamais...

Entre Rose.

ROSE. — J'ai servi le thé dans le boudoir de Madame.

Mme DARLEMONT. — Bien, passons à côté, cette pièce me donne le cafard.

Elles sortent. Rose reste seule en scène et reprend ses rangements.

ROSE. — Tout de même, je n'aurais jamais cru ça de lui. Il faudra bien à la fin qu'il écrive pour qu'on lui renvoie son fourbi. Il était tout de même gentil. Quand il pouvait m'éviter une course... Tandis que Jean-Paul, sous prétexte qu'il me paye, qu'est-ce qu'il peut avoir comme exigences... Depuis qu'il couche avec Monique, j'ai de ces lessives... à croire qu'il veut la séduire par ses dessous... et pète-sec avec ça, jamais un mot aimable...

Voix de Mme Darlemont à la cantonade, entr'ouvrant la porte de communication.

Mme DARLEMONT. — Rose, donnez-moi de l'eau bouillante, le thé est trop fort.

ROSE, *pour soi.* — Elle ne peut pas faire chauffer l'eau dans sa bouilloire électrique. Ah ! Misère ! *(A haute voix.)* Voilà, j'y vais...

Elle sort. La scène reste vide un instant, puis Patrice entre très naturellement et dépose sur la table sa musette et un sac de voyage. Patrice, à peine arrivé, ouvre la T.S.F. en sourdine et déballe ses affaires. Il va et vient entre son cabinet de toilette et la scène. Il regarde le courrier accumulé sur la table.

PATRICE. — Des factures et des programmes électoraux. Papier gâché ! Je ne paie pas les unes et je ne lis pas les autres. Au panier ! *(Il remarque les abat-jour en journal.)* Tiens, la mère Rose s'est manifestée. Elle me croyait parti pour l'éternité ! *(Il arrache le journal des abat-jour et ouvre ses tiroirs.)* Seigneur ! Elle a tout rangé ! Et mes manuscrits ? *(Il compulse ses cahiers.)* Heureusement que mon écriture est illisible ! *(A ce moment, il aperçoit le sac de Chantal oublié sur une chaise.)* Mais c'est à Chantal, ça. Brave Chantal. Elle m'a manqué...

Il entre dans le cabinet de toilette pour se raser. Chantal ouvre la porte de communication et dit à sa grand-mère à la cantonade.

CHANTAL. — Ne te dérange pas, grand-mère, je prends mon sac et je m'en vais. Au revoir, et merci pour le thé. *(Elle referme la porte et se trouve nez à nez avec Patrice en train de se raser. Elle se précipite sur lui et l'embrasse.)* Patrice !

PATRICE. — Mon petit chou ! Oh ! pardon !

CHANTAL. — Pardon pour quoi ? Pour le savon ou pour le baiser ?

PATRICE, *riant.* — Pour les deux. Ce que je suis content de vous revoir, je n'imaginais pas que ça me ferait autant de plaisir.

CHANTAL. — Et moi donc ! Si vous saviez !

PATRICE. — Quoi ?

CHANTAL. — Rien...

PATRICE. — On va recommencer à jouer à cache-cache ?

CHANTAL. — Non, c'est fini ça. J'ai compris.

PATRICE. — Compris quoi ?

CHANTAL. — Que lorsqu'on n'était pas derrière vous le résultat était de vous voir filer à l'anglaise pour une hypothétique Bretagne, en vue d'hypothétiques affaires.

PATRICE. — Oh ! combien hypothétiques...

CHANTAL. — Alors, ça a marché ? Vous avez ce que vous voulez ?

PATRICE. — Non, je ne suis vraiment pas fait pour être gangster. Je n'ai pas pu me décider.

CHANTAL. — Tiens, tiens !

PATRICE. — Ça paraît vous étonner ?

CHANTAL. — Un peu, parce qu'enfin l'affaire des peaux et celle des vitres, c'était du marché noir !

PATRICE. — Oui, mais semi-légal et transitoire, imputable à des circonstances exceptionnelles, tandis que ce garage...

CHANTAL. — Alors, pourquoi êtes-vous resté si longtemps ?

PATRICE. — J'ai battu le pays.

CHANTAL. — Et vous n'avez rien trouvé ?

PATRICE. — Si ! Des châteaux en ruine, des hôtels sans clients et des entreprises en faillite.

CHANTAL. — Et pourquoi ne pas avoir donné de vos nouvelles ?

PATRICE. — Parce que j'attendais de pouvoir donner de bonnes nouvelles. Mais, dites-moi, vous me faites une scène...

CHANTAL. — Je n'oserais pas...

PATRICE. — Et si vous osiez ?

CHANTAL. — Je dirais qu'il est inadmissible que vous soyez parti sans m'avertir...

PATRICE. — C'est vrai, j'ai très mal agi. Je n'ai pensé qu'à moi et à votre grand-mère. Que dois-je faire pour me réhabiliter ?

CHANTAL. — Ne pas me compter pour du beurre, et ne plus négliger mes avis.

PATRICE. — Je vais avoir très vite besoin de vos avis, car pour le garage, tintin !

CHANTAL. — J'en suis enchantée. Vous serez enfin obligé de rester tranquille.

PATRICE. — Pas question. Je serai obligé de retourner chez moi et d'y vivre en paysan. C'est ma dernière chance.

CHANTAL. — Il y en a une autre.

PATRICE. — Laquelle ?

CHANTAL. — Épousez-moi !

PATRICE. — Vous allez mal...

CHANTAL. — Pourquoi ?

PATRICE. — Je n'ai pas le sou, je suis un aventurier, et vos parents me détestent.

CHANTAL. — Et alors ?... Mes parents vous détestent ? C'est la preuve que vous êtes un type bien.

PATRICE. — D'ailleurs ça n'arrangerait rien. Il faudrait tout de même que je trouve une solution. Je n'ai nullement, quoi que vous en pensiez, l'intention de me faire entretenir par ma femme.

CHANTAL. — D'accord, mais ça permettrait de voir venir. Si vous m'épousiez, j'ai une situation toute prête pour vous et qui vous séduirait beaucoup...

PATRICE. — Qu'est-ce que c'est ?

CHANTAL. — Ça, mon vieux, je vous le dirai lorsque vous m'aurez accordé votre main... je garde des atouts en réserve...

PATRICE. — Mais enfin, Chantal, vous ne m'aimez pas...

CHANTAL. — Ce que vous êtes conventionnel ! Si j'étais amoureuse de vous je vous aurais proposé de me prendre pour maîtresse, pas pour femme.

PATRICE. — Vous vous gargarisez de paradoxes ! Si vous n'êtes pas amoureuse de moi, pourquoi vouloir m'épouser ? Par charité chrétienne ? Pour sauver le pauvre jeune homme qui se noie ?

CHANTAL. — Mettons...

PATRICE. — Eh bien, moi, je suis beaucoup plus romanesque que vous. Si jamais je me marie, ce qui m'étonnerait, j'épouserai une femme qui me plaise et qui m'aime.

CHANTAL. — Un paillasson... Patrice, vous êtes ignoble.

PATRICE. — Peut-être, mais je suis sincère.

CHANTAL. — Vous me dégoûtez ! Je m'en vais, au revoir.

Elle se dirige vers la sortie.

PATRICE. — Chantal, m'aimez-vous ?

CHANTAL. — Je vous aime beaucoup.

PATRICE. — Ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Vous le savez bien.

CHANTAL. — Et vous ?

PATRICE, *hésitant.* — Moi ? Non.

CHANTAL. — Et si je vous avais répondu « oui » ... qu'auriez-vous fait ?

PATRICE. — Il n'y avait aucune chance, n'est-ce pas ?

CHANTAL. — Qu'en savez-vous ? Au revoir, Célimène !

Elle sort.

PATRICE. — Chantal ! La garce ! Ah ! les femmes ! toutes les mêmes !

Patrice, entendant Rose, se drape dans la housse du divan. Affolement et peur de Rose.

ROSE. — Tiens, un revenant !

PATRICE. — Bonjour, Rose.

ROSE. — Bonjour, monsieur Patrice. Vous n'êtes pas mort ?

PATRICE. — Comme vous voyez.

ROSE. — Moi, je vous croyais mort.

PATRICE. — Oui, j'ai vu ça.

ROSE. — A quoi ?

PATRICE. — A votre sacrée manie de tout ranger, de tout envelopper.

ROSE. — C'est pour éviter les mites.

PATRICE. — Comment va Madame ?

ROSE. — Couci-couça.

PATRICE. — Pourquoi ?

ROSE. — Elle s'ennuie.

PATRICE. — Elle n'est pas sortie, elle n'a pas joué au bridge, elle n'a pas eu de visites ?

ROSE. — Le petit train-train habituel. Le club de bridge trois ou quatre fois par semaine ; quelques vieilles amies qu'elle traite de raseuses, et Chantal. Ah ! ça, Chantal a été gentille. Je ne sais pas si elle venait vraiment pour Madame.

PATRICE. — Et pour qui serait-elle venue ? Pas pour Jean-Paul, je suppose ?

ROSE. — Non, mais peut-être aussi pour moi, pour me raconter ses petites affaires.

PATRICE. — Chantal vous fait ses confidences ?

ROSE. — Pourquoi pas ? Vous croyez que je ne mérite pas sa confiance ?

PATRICE. — Oh ! si, sûrement. Mais elle est assez secrète sous ses dehors expansifs.

ROSE. — Pas tant que ça.

PATRICE. — Croyez-vous qu'elle ait envie de se marier ?

ROSE. — Penseriez-vous à l'épouser ?

PATRICE. — Comment voulez-vous que j'y pense ? Je n'ai ni fortune, ni situation. D'ailleurs je crois que je ne me marierai pas.

ROSE. — Tiens ! et pourquoi ?

PATRICE. — Pour être libre.

ROSE. — On dit ça quand on est jeune.

PATRICE. — Vous n'avez pas répondu à ma question : croyez-vous que Chantal songe à se marier ?

ROSE. — Toutes les jeunes filles songent à se marier, c'est naturel. Elle a déjà été demandée plusieurs fois.

PATRICE. — Ah ! Par qui ?

ROSE. — Par des jeunes gens très bien, très convenables ; elle ne vous l'a jamais raconté ?

PATRICE. — Non.

ROSE. — Alors, je ne vous le raconterai pas non plus.

PATRICE. — Oh ! Rose, soyez gentille, racontez-moi des histoires.

ROSE. — On dirait un bébé. Et mon dîner qui n'est pas commencé...

PATRICE. — Il attendra, votre dîner. Quand Chantal a-t-elle été demandée pour la dernière fois ?

ROSE. — Pendant votre absence.

PATRICE. — Par qui ?

ROSE. — Par un jeune homme charmant.

PATRICE. — Qu'est-ce qu'il fait ce gars-là ?

ROSE. — Dans les assurances, je crois.

PATRICE. — Il est bien, ce garçon ?

ROSE. — Oh ! très bien, il vous ressemble un peu.

PATRICE. — Merci, Rose. Qu'est-ce qu'elle a répondu ?

ROSE. — Qu'elle réfléchirait, qu'elle se trouvait bien jeune...

PATRICE. — Elle a vingt et un ans.

ROSE. — Moi, je vous dis ce qu'elle a dit.

PATRICE. — Enfin, elle n'a pas envie de se marier.

ROSE. — Je dirais plutôt qu'elle n'a pas envie de se marier avec celui-là.

PATRICE. — Elle a tort. Il doit être bien s'il me ressemble.

ROSE. — Elle préfère peut-être l'original à la photographie...

PATRICE. — Quoi ?

ROSE. — Rien. Tiens, j'entends Madame. Je me sauve.

Elle sort. A ce moment on frappe à la porte du boudoir de Mme Darlemont.

PATRICE. — Entrez.

Entre Mme Darlemont.

Mme DARLEMONT. — Il me semblait bien avoir entendu votre voix...

PATRICE, *lui baisant la main.* — Je suis si heureux de vous revoir. Comment allez-vous, chère madame ?

Mme DARLEMONT. — Comme une mère abandonnée par un enfant prodigue... Trois semaines sans un signe, sans un mot... Je vous croyais mort ou entré dans les ordres.

PATRICE. — Cela aurait pu arriver... Je cherchais désespérément à caser votre damné argent.

Mme DARLEMONT. — Et alors ?

PATRICE. — Alors, je suis revenu Gros-Jean comme devant.

Mme DARLEMONT. — Pourquoi ?

PATRICE. — Parce que la France est devenue une maison de fous où tout marche à l'envers. Les seules affaires viables sont celles dites « parallèles ». Je ne suppose pas que vous vouliez vous lancer dans le marché noir ?

Mme DARLEMONT. — Pourquoi pas ? Moi, vous savez, je ne comprends rien à cette époque, je m'y sens un anachronisme vivant. Alors, tant qu'à me moderniser, je puis aussi bien entrer de plain-pied dans ce qui se fait de plus récent et de plus amoral. Je ne vois pas la différence. Revenons-en à ce qui m'intéresse : vous.

PATRICE. — Moi ? Même chanson... J'avoue que cela m'ennuie d'entreprendre une affaire, en prévoyant deux comptabilités et en ne comptant que sur des bénéfices illicites.

Mme DARLEMONT. — Alors ?

PATRICE. — Alors tout est pareil... Et c'est pour en arriver là qu'on s'est fait casser la gueule. Il y a des soirs où j'étais tellement dégoûté que j'avais envie de crever.

Mme DARLEMONT. — Ça aurait tout arrangé ! En somme, vous ne rapportez rien ?

PATRICE. — ... Rien de possible.

Mme DARLEMONT. — Conclusion ?

PATRICE. — Conclusion ? Je vais me retirer en Bretagne et vivre sur ma terre en m'ennuyant beaucoup.

Mme DARLEMONT. — Et si moi, pendant que vous tourniez en rond, j'avais trouvé quelque chose ?

PATRICE. — Quoi donc ?

Mme DARLEMONT. — Une thonaire.

PATRICE. — Une thonaire ? Qu'est-ce que c'est que ça ?...

Mme DARLEMONT. — Une pêcherie de thon en Méditerranée.

PATRICE. — Sans blague... Vous êtes merveilleuse... J'adore la mer, les bateaux et tout ce qui s'y rapporte.

Mme DARLEMONT. — Mais c'est dans un bled, en Tunisie.

PATRICE. — Bled pour bled, je préfère celui où l'on peut faire rapidement fortune. Le vôtre est-il de cet ordre ?

Mme DARLEMONT. — Probablement.

PATRICE. — Et que faut-il faire ?

Mme DARLEMONT. — Je vais me renseigner. Je ne savais pas si cette idée vous plairait... *(Un temps.)* J'espère au moins que vous réalisez l'ampleur de mon sacrifice.

PATRICE, *étonné.* — Bien sûr. Je suis très gêné de penser que je vous devrai ma situation. J'espère au moins que cette affaire ne comporte pas de mise de fonds.

Mme DARLEMONT. — Elle en comporte une. Et même assez importante.

PATRICE. — Alors ça, non. Il n'y a rien à faire.

Mme DARLEMONT. — Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Je vais vous installer, de gaîté de cœur, dans un pays où je n'aurai aucune chance de vous rencontrer.

PATRICE. — Je n'avais pas pensé à cet aspect de la question.

Mme DARLEMONT. — Bien sûr. Pour vous, ça ne fait pas de différence...

PATRICE. — Ne croyez pas ça. Vous n'imaginez pas à quel point vous m'avez manqué pendant ces trois semaines. Plus que personne ne m'a jamais manqué. Le soir, j'avais une de ces envies de vous raconter mes déboires de la journée, et d'en rire avec vous...

Mme DARLEMONT. — Il faudra prendre l'habitude de rire tout seul ou avec quelqu'un d'autre.

PATRICE. — Au fait, pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi ?

Mme DARLEMONT. — Vous êtes fou ! Adorable, mais fou... Me voyez-vous installée au cap Bon, au milieu des Arabes et des moustiques ?

PATRICE. — Pourquoi pas ? Il y a sûrement une maison dans votre pêcherie de thon. On l'arrangerait confortablement. Vos pièces dans le style Régence, les miennes...

Mme DARLEMONT. — Dans le style cubiste.

PATRICE. — Vous viendriez passer l'été en France et pendant l'hiver vous auriez chaud... Vous tiendriez mon intérieur avec munificence et nous recevrions les caïds et les touristes.

Mme DARLEMONT. — Oui, et puis quand je serai bien habituée à tout ce bonheur, vous vous marierez...

PATRICE. — Ça non. Je vous l'ai déjà dit. Les femmes m'ennuient.

Mme DARLEMONT. — Mais je suis une femme.

PATRICE. — Non. Vous en avez été une. Ce n'est pas la même chose. Vous avez gardé l'intuition et la finesse des femmes, mais vous en avez perdu le côté possessif et dévorant...

Mme DARLEMONT. — En êtes-vous sûr ?

PATRICE. — Les femmes ne sont possibles qu'après cinquante ans. Avant, ce sont des mantes religieuses avec qui il ne faut avoir que des contacts éphémères et hygiéniques.

Mme DARLEMONT. — Et l'amour ?

PATRICE. — Veux pas connaître...

Entre Rose.

ROSE. — M. Roger demande Madame au téléphone.

Mme DARLEMONT. — J'y vais.

Elle passe dans le boudoir.

ROSE. — Vous ne voulez pas dîner avec Madame ? Il y a de quoi.

PATRICE. — Non, je vais sortir, aller au cinéma.

ROSE. — Vous allez encore faire la noce ?

PATRICE. — Bien sûr... Une noce crapuleuse...

On sonne.

ROSE. — Quel va-et-vient aujourd'hui ! On voit que vous êtes rentré !

Elle sort tenant la porte ouverte. Entre Chantal.

PATRICE. — Vous avez oublié quelque chose ?

CHANTAL. — Oui, quelque chose de très important.

PATRICE. — Quoi donc ?

CHANTAL. — Vous dire que j'allais me marier.

PATRICE. — Décidément, ça vous travaille. Et avec qui ?

CHANTAL. — Peut-être avec un jeune homme dans les assurances.

PATRICE. — Comment « peut-être » ?

CHANTAL. — Oui, enfin, cela dépend de vous.

PATRICE. — De moi ?

CHANTAL. — Patrice, je ne peux plus me supporter à la maison.

PATRICE. — C'est pour ça que vous m'avez proposé tout à l'heure de vous épouser ? Elle est bien bonne ! Eh bien, parfait, ma petite. Epousez votre assureur et bon vent...

CHANTAL. — Vous avez l'air furieux...

PATRICE. — Oui, furieux... et humilié. Vous rendez-vous compte qu'il y a dix minutes à peine, après la sortie stupide que vous m'avez faite : « Célimène », j'en étais arrivé à me demander si, après tout, vous ne m'aimiez pas... pauvre imbécile que je suis...

CHANTAL. — Et si vous aviez découvert que je vous aimais ? Qu'est-ce qui se serait passé ?

PATRICE. — Je n'en sais rien et je ne veux pas le savoir. Je ne tiens pas à découvrir que je suis aussi bête que les autres et qu'il suffit qu'une fille me fasse du baratin pour que je cristallise sur sa personne toutes sortes de rêves idiots... D'ailleurs tout est très bien comme ça. Vous allez vous marier et moi je vais quitter la France.

CHANTAL. — Où allez-vous ?

PATRICE. — Tunisie.

CHANTAL. — On vous a proposé une situation en Tunisie depuis tout à l'heure ?

PATRICE. — Oui. Ça vous épate...

CHANTAL. — Beaucoup moins que vous ne croyez. Il s'agit sans doute d'une thonaire située dans le cap Bon ?

PATRICE. — Ça alors ! comment le savez-vous ?

CHANTAL. — J'ai mes informations. Et vous avez l'intention de partir seul dans ce bled ?

PATRICE. — Peut-être emmènerai-je votre grand-mère.

CHANTAL. — Qui ?

PATRICE. — Votre grand-mère, Mme Darlemont.

CHANTAL. — Ça alors, c'est le comble. Je commence à croire que papa a raison et que vous êtes vraiment un sale type, un exploiteur de vieille dame... *(Elle reçoit une magistrale gifle qui la fait tomber assise. Elle en est stupéfaite.)* Oh ! c'est trop fort. Oh ! eh bien, puisque c'est comme ça, je vais vous dire la vérité : c'est moi qui ai eu cette

idée du cap Bon et l'ai suggérée à grand-mère. C'est moi qui y ai pensé la première.

PATRICE. — Et alors, qu'est-ce que ça change ?

CHANTAL. — Ça change tout. Je n'ai pas eu cette idée pour que vous y emmeniez grand-mère.

PATRICE. — Vous êtes jalouse ? Jalouse de votre grand-mère... En plein Georges Ohnet...

CHANTAL. — Oui, je suis jalouse, parce que, dans mon esprit, c'est moi qui devais partir avec vous...

PATRICE. — Toujours pour échapper à votre famille ? Bien sûr, la Tunisie, c'est loin. Bon cap Bon...

CHANTAL. — Non, pour y vivre avec vous, crétin. Vous ne comprenez pas ?

PATRICE. — Ah ! non, cette fois ça ne prend pas...

CHANTAL. — Imbécile ! Vous n'avez rien vu, rien compris, rien deviné. Et je suis là, depuis votre retour, à tourner autour du pot.

PATRICE. — Le pot, c'est moi ?

CHANTAL. — A peu près.

PATRICE. — Et depuis quand... désirez-vous vivre avec moi ?

CHANTAL. — Depuis le jour où je vous ai pris pour l'électricien.

PATRICE. — Vous avez drôlement caché votre jeu.

CHANTAL. — Si je ne vous aimais pas, est-ce que je vous aurais demandé de m'épouser ?

PATRICE. — Je croyais que c'était pour échapper à votre famille ?

CHANTAL. — Idiot ! vous l'avez cru ?

PATRICE. — Pas une minute...

CHANTAL. — Alors, qu'avez-vous pensé ?

PATRICE. — Je me suis demandé si, par hasard, vous ne m'aimiez pas et je me suis répondu que non, pour me rassurer.

CHANTAL. — Pourquoi pour vous rassurer ?

PATRICE. — Parce que je ne veux pas que vous m'aimiez.

CHANTAL. — Je vous déplais tant que ça !

PATRICE, *sérieux*. — Non, au contraire. Je suis amoureux de vous depuis le moment précis où vous m'avez dit le premier jour : « Excusez-moi, je ne suis qu'une sotte. »

CHANTAL. — Alors ?

PATRICE. — Alors ? Je ne veux pas que vous m'aimiez. Je refuse de savoir que je suis amoureux de vous, parce que je ne veux ni me marier ni me fixer d'aucune façon. Je veux rester libre.

CHANTAL. — Et c'est pour rester libre que vous allez vous enchaîner à grand-mère ?

PATRICE. — Ça, c'est une autre histoire. C'est la première bonne action de ma vie.

CHANTAL. — Et moi, je ne serais pas une bonne action ?

PATRICE. — Chantal, comprenez-moi, il est très important que vous me compreniez. Je n'ai pas de fortune, mon avenir est hypothétique, je suis un aventurier, je n'aime que la bagarre et les histoires de fous. Comment voulez-vous, dans ces conditions, que je fonde un foyer ?

CHANTAL. — Et si ça me plaît, à moi, les histoires de fous ?

PATRICE. — On ne fonde pas un foyer sur des données aussi précaires.

CHANTAL. — Précaires... Mais lisez les journaux, Patrice, et dites-moi si ceux qui « fondent un foyer sur des données stables » ont plus de chance que nous d'arriver ensemble à la vieillesse et de mourir dans leur lit... Il faut vivre, Patrice, et si possible vivre avec ceux qu'on aime. C'est la seule chose importante. M'aimez-vous ?

PATRICE. — Je vous l'ai déjà dit.

CHANTAL. — Dans ce cas, vous n'avez pas le droit de m'empêcher de courir ma chance avec vous...

La porte s'ouvre. Entre Mme Darlemont.

Mme DARLEMONT. — Tiens, Chantal, tu es revenue ? Pourquoi faire ?

CHANTAL. — Pour demander sa main à Patrice.

Mme DARLEMONT. — Tu es folle ?

CHANTAL. — Non, je l'aime, je suis revenue le lui dire et lui demander de m'épouser.

Mme DARLEMONT. — Mais, c'est impossible, voyons !

CHANTAL. — Pourquoi ?

Mme DARLEMONT. — Il n'a pas de situation... et ton père...

CHANTAL. — Mais si, grand-mère, il a une situation, puisque tu lui en as trouvé une.

Mme DARLEMONT. — Enfin, tu ne peux pas épouser Patrice.

CHANTAL, *presque hors d'elle-même*. — Pourquoi ? Tu veux le garder pour toi seule ?

Mme DARLEMONT. — Comment oses-tu ?...

CHANTAL. — Parce que...

PATRICE. — Chantal, ne dites rien que vous puissiez regretter par la suite...

CHANTAL. — Tout cela ne vous regarde pas, c'est une histoire de famille.

PATRICE. — De famille ? Dites de femmes. De femmes en proie à la plus stupide jalousie...

Mme DARLEMONT. — Vous avez raison. Tu as raison aussi. Je pense que je voulais le garder pour moi seule, mais comme c'est impossible, autant toi qu'une autre.

Elle pleure.

PATRICE. — Je ne peux pas supporter de vous voir dans cet état, alors qu'en réalité tout est si simple. *(A Chantal :)* Ne comprenez-vous pas combien c'est simple ?... Vous n'avez donc pas de cœur ?

CHANTAL. — Oui ! Je me suis conduite comme une brute. Grand-mère, je te demande pardon ; ne pleure pas.

Mme DARLEMONT. — Mais, mon enfant, il va partir. Tout est arrangé pour la thonaire.

CHANTAL. — Et tu comptais partir avec lui ?

Mme DARLEMONT. — Mais non, mon enfant, je n'ai jamais pris au sérieux cette proposition folle.

CHANTAL. — Mais si, grand-mère, tu l'as parfaitement prise au sérieux, sans peut-être te l'avouer à toi-même. Mais ça ne change rien, au contraire. A l'égard de tes enfants, de tes amis, du monde, il n'y aura rien d'extraordinaire à ce que tu suives ta petite-fille en Afrique... tandis que suivre Patrice seul... Papa aurait été fichu de te faire donner un conseil judiciaire. Je te servirai de chaperon, grand-mère, et grâce à moi tu pourras vivre avec lui sans passer pour une vieille toquée.

Mme DARLEMONT. — Ma petite fille ! Comme tu es intelligente et sensible... Mais as-tu réfléchi qu'entre toi et moi Patrice risquerait de devenir fou ?

PATRICE. — Rassurez-vous, je me sens de taille à affronter toutes les femmes de la famille... Y en a-t-il encore beaucoup ?

ROSE, *entrant.* — Madame est servie... Oh ! mais, c'est un conseil de famille.

Mme DARLEMONT. — Encore plus que vous ne croyez, Rose. Je vais vous annoncer une nouvelle.

ROSE. — Inutile, je sais.

PATRICE. — Vous savez quoi ?

ROSE. — Que vous allez épouser Chantal.

PATRICE. — Elle est raide ! Moi, je ne le savais pas il y a dix minutes.

ROSE. — Il faut bien que les situations se dénouent. Vous m'avez demandé tantôt si Chantal pensait à se marier, ça ne trompe pas. En tout cas, pas moi.

PATRICE. — Vous êtes fortiche !

ROSE, *à Mme Darlemont.* — Madame se souvient de ce que je lui ai dit à propos des cartes quand M. Patrice est arrivé ?

Mme DARLEMONT. — Vous m'avez dit que j'allais avoir des ennuis. Je n'ai eu au contraire que de la joie...

ROSE. — Pardon, j'ai dit que nous aurions des complications... et ce n'est pas fini... ça ne fait que commencer... Pauvre M. Patrice. Enfin, on ne triche pas avec le Chien de Pique.

Mme DARLEMONT. — Qu'est-ce que c'est le Chien de Pique, Rose ?

ROSE. — Ben, c'est ce qui vous tombe dessus, et qu'on ne peut pas éviter... c'est...

Mme DARLEMONT. — Ah ! oui, je vois, c'est le destin...

RIDEAU

Jean-Paul. Patrice.

Jean-Paul. Patrice. Mme Darlemont.

6 PATRICE. — *As-tu déjà vu un Ploërmel mentir ou faire une affaire malhonnête ?* (ACTE II)

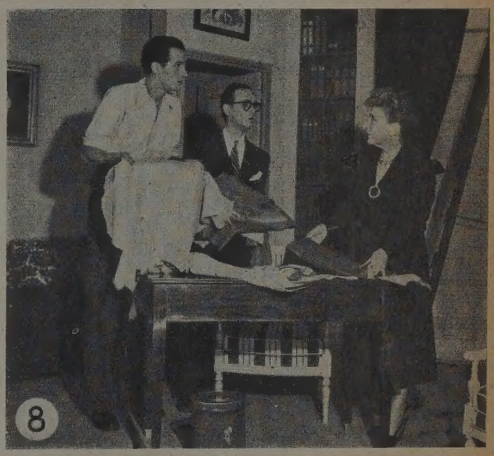
7 Mme DARLEMONT. — *Mon Dieu, que se passe-t-il ? vous en faites un bruit...* (ACTE II.)

8 Mme DARLEMONT. — *Oh ! les belles peaux...* (ACTE II.)

9 PATRICE. — *Vous prenez-vous pour une dame d'un modèle courant ? Dans ce cas, vous auriez de singulières illusions.* (ACTE II.)

10 CHANTAL. — *Fauché, tout le monde est fauché. On n'en meurt pas...* (ACTE II.)

(Photographies Lipnitzki.)



Patrice. Jean-Paul. Mme Darlemont.

Patrice. Mme Darlemont.

Chantal. Patrice.

LE CHIEN DE PIQUE devant la critique

QUI EST « LE CHIEN DE PIQUE » ?

Le chien de pique, c'est l'individu qui vient, un beau jour, bouleverser un ordre jusqu'alors bien établi. J'avoue que, peu familier des tarots, je ne connaissais pas cette locution imagée, et je dois être au moins reconnaissant à Mme Constance Coline d'avoir enrichi mon vocabulaire... Sa comédie vous fera passer une soirée pas désagréable, qui, dans la peinture des mœurs ou le comique des situations, ne dépasse pas la gentillesse. Mais une gentillesse ingénieuse et relativement abondante.

Marc Beigbeder,
dans *Le Parisien Libéré*.

LE VRAI SUJET...

Quelques-uns des thèmes qui y circulent (*dans cette pièce*) sont de nos jours. Il est question de la réquisition des appartements insuffisamment habités; du marché noir ; des gens qui ont traversé la guerre sans s'en apercevoir (ils sont rares) ; et de ces vilains qui placent leurs capitaux dans des affaires suspectes ; et de la jeune fille nouvelle qui offre sa main au garçon au lieu d'attendre qu'il la lui demande. Ce sont des actualités ; à peine fanées.

Mais le vrai sujet, c'est la vieillarde amoureuse. Une bien charmante grand-maman qui a le veuvage triste et grognon. Sa belle-fille est une pecque ; son fils, un goujat qui ne pense qu'à l'héritage, aux tapisseries de famille et à la location des chambres inoccupées. Ce juriste est du reste disposé à tous les tripotages, aux confins de la loi. Sa maman le tolère avec peine, le rabroue, joue au bridge, perd ses sous, gourmande la vieille Rose qui écoute aux portes... Elle n'en a pas pour longtemps, Mme Darlemont, frileuse et menue, dans ses vieux meubles.

Mais voici qu'elle se décide à louer une chambre à un étudiant douceâtre et prude ; puis à un démobilisé retour d'Indochine et de tous les lieux où depuis 1940 on s'est battu. Ah ! l'aimable gaillard ! Bricoleur, bavard, toujours le mot plaisant ou tendre à la sortie des lèvres, agile, robuste, jonglant avec les meubles ; et beau gars. Radioactif, et donc rajeunissant. La bonne Mme Darlemont, six mois après, en est folle. « C'est du refoulement ! », dira sa cynique et jolie petite-fille Chantal. Mme Darlemont a été vertueuse toute sa vie. Elle le restera... Et le pétulant Patrice n'est pas de ces malpropres... Non ! non ! il veut gagner sa vie. Pour commencer il a fait un peu de marché noir sur de fins cuirs allemands... L'occasion, l'herbe tendre... Désormais il veut une affaire solide et nette pour utiliser les 2 millions passés que Mme Darlemont met à sa disposition... Vous voyez le schéma... Au théâtre, on le voit se dessiner en lignes de feu dès le second tableau. Patrice épousera Chantal, qui s'offre si gentiment. Et Mme Darlemont, après une crise de sanglots (elle est jalouse !), se résignera pourvu qu'elle vieillisse encore un peu à l'ombre d'un frais bonheur...

Robert Kemp, dans *Le Monde*.

LES DONS DE L'AUTEUR.

On ne saurait contester à Mme Constance Coline un certain nombre de dons, en particulier celui d'une observation souvent juste et fine. Ses dialogues, en général, coulent aisément et s'écoutent sans fatigue.

André Alter, dans *L'Aube*.

Madame Constance Coline est déjà pour nous une connaissance de longue date. Nous n'avons pas oublié ses heureux débuts, en 1936, avec *Eblouissement*, et surtout *Septembre*, monté par René Rocher, au Vieux-Colombier, en 1938. Ces deux pièces connurent un grand succès.

Mme Constance Coline nous revient, après dix ans de silence, et nous offre aujourd'hui *le Chien de pique*.

André Ransan, dans *Ce Matin*.

MILLE NOTATIONS EXACTES...

Franche réussite pour ces trois actes de l'auteur d'*Eblouissement*, qui n'avait plus rien donné depuis *Isabelle d'Afrique*. Cette vieille histoire d'une vieille dame délaissée par sa famille bourgeoise qui prend comme pensionnaire dans son appartement trop grand un jeune démobilisé, réapprend grâce à lui à vivre et finalement le marie, démarre avec quelques lenteurs, mais file ensuite bon train jusqu'au dénouement. Elle vaut surtout par le dialogue, vif et gai, par mille notations exactes et malicieuses de la vie quotidienne des Français d'aujourd'hui.

A.-P. Antoine, dans *Aux Ecoutes*.

L'INTERPRÉTATION...

Voilà une comédie amusante, une histoire spirituellement racontée, des personnages auxquels le spectateur s'intéresse : en partie parce qu'il les connaissait déjà plus ou moins et qu'il aime renouer les vieilles relations ; en partie aussi parce que l'auteur leur prête des mots et des comportements qui les rajeunissent et les rafraîchissent.

Et cette comédie serait en tous points agréable et plaisante si Mme Constance Coline s'était résignée à la resserrer un peu. L'action se déroule, me semble-t-il, plus au rythme du roman qu'à celui du théâtre. On regrette de n'y pas trouver ces raccourcis dramatiques qui, par le sacrifice d'une scène par-ci par-là, donnent sa vivacité à une pièce comique. Tout nous est dit et montré. Et je crois que ce défaut pourrait être aisément corrigé. Mme Constance Coline est, on le sait, romancière. Mais elle est aussi auteur dramatique, et le passage d'une technique à l'autre est encombré de pièges.

Cela dit, *le Chien de pique* est une comédie distrayante, dont la puissance satirique est de bonne compagnie et qui est très capable de faire passer une soirée amusante. En outre elle est très judicieusement mise en scène par René Rocher, dans un décor de Mme Michèle Verly, et fort bien jouée par Mme Sylvie — que nous n'avions pas vue depuis ses succès dans *l'Immaculée* — et par Jacques-Henri Duval, un jeune premier qui inspire la sympathie et que j'ai toujours vu avec plaisir. Il sait tirer parti de sa haute taille par la gentillesse même qu'il met à paraître s'en excuser...

Jacques Lemarchand,
dans *Combat*.

Supplément au N° 217 de *France-Illustration-Le Monde Illustré*.
G. Oudard, fondateur.

Comité de Direction } Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny. — Dépôt légal 4e trimestre 1949. — Imprimeur n° 80.